# PRISONNIERS DE GUERRE ALLEMANDS DE LA POCHE DE SAINT-NAZAIRE

Dossier établi par Michel GAUTIER – 1<sup>er</sup> juin 2021





Prisonniers allemands au camp de regroupement des Biais à Saint-Père-en-Retz le 11 mai 1945



De gauche à droite le général Hans JUNCK commandant la poche de Saint-Nazaire et trois autres officiers de son état-major : le vice-amiral Witold ROTHER, l'amiral Hans MIROW et le général Maximilian HUENTEN (photo prise lors du transfert de ces officiers de l'île de Ré au camp de Mulsanne) – Coll. Luc BRAEUER

Environ trente milles soldats allemands furent capturés lors de la reddition de la poche de Saint-Nazaire. Sous la conduite de leurs officiers, ils se rassemblèrent d'abord dans des camps de regroupement provisoires avant d'être envoyés comme prisonniers de guerre dans des camps plus importants comme celui de Montoir.

Certains d'entre eux furent alors dirigés vers des chantiers de réhabilitation et de sécurisation du territoire dans les communes libérées de la poche : déminage, rebouchage de tranchées, assèchement de marais... D'autres furent mis à la disposition de particuliers, eux-mêmes anciens prisonniers de guerre en Allemagne à titre de réparation, d'autres embauchés dans des entreprises locales : menuiseries, entreprises de peinture, électricité, laiteries... D'autres enfin furent envoyés sur de grands chantiers dans d'autres régions françaises pour des travaux de ponts et chaussée, bucheronnage...

Cet article décrira les circonstances de cette reddition, les travaux auxquels participeront ces prisonniers, en particulier le déminage, et enfin le destin singulier de quatre prisonniers allemands dont deux furent des soldats de la Poche sud tandis que le sort des deux autres, prisonniers sur un autre front, servira de contrepoint.

#### Des soldats allemands se constituent prisonniers à La Sicaudais

Au Bois Hamon, village de La Sicaudais occupé par une vingtaine de soldats allemands, le caporal Wrontz qui avait compris le sort qui l'attendait, retira l'alliance brillant à son doigt, arma son bras et la balança au plus loin dans les broussailles. Henri Dewenter confia son carnet personnel à Marie-Joseph, une refugiée d'un village voisin, avec l'adresse de sa femme : « Vous lui écrirez, s'il vous plaît ? Vous lui expliquerez que je suis prisonnier, que je suis vivant. » Marie-Joseph ne promit rien... Elle gardera le carnet mais n'écrira pas, et plus tard le regrettera.

Lorsque les soldats français firent leur entrée au Bois Hamon, un soldat montait encore la garde devant la maison Baconnais ; il dut rendre son arme avant d'aller chercher son paquetage. « Ils m'ont pris mon pistol » s'exclama-t-il devant la fermière qui trouvait cela bien normal. On n'était pas insensible au désarroi de ces hommes ; on n'avait pas eu à se plaindre de ceux-là, on devinait le sort qui les attendait mais on ne s'apitoyait pas... Des habitants du Bois Hamon interviendront auprès des autorités militaires pour faire abréger la captivité de Helmutt Wichmann : « Il a sauvé des civils français lors du bombardement de la gare du Pas Bochet, cela mérite une faveur...! » On ne les écoutera pas.

Quant au lieutenant Winter, il a lui-même fait le récit de ces dernières heures au village du Bois-Hamon où il occupait avec son chef, le commandant Brinkmaïer, la maison Baconnais. Dans une lettre pleine de franchise et de naturel, adressée à François Baconnais en 1985, il écrivait :

« Dans nos lignes, trois compagnies étaient engagées : le lieutenant Rauter à gauche, le capitaine Hansel devant La Sicaudais, le capitaine Beyer à droite. À la ferme du Pas-Morin c'est le sous-lieutenant Eitz, qui était chef de section. Le 8 mai, le capitaine Beyer m'annonça qu'on observait en direction de la Feuillardais du bruit et des cris de joie chez les Français (FFI) ; ils tiraient en l'air des fusées éclairantes. "Je suppose que la paix est déclarée" me dit-il. Un peu plus tard, nous apprenions par la radio la capitulation générale.

Nous reçûmes l'ordre de ne pas tirer sur les FFI qui, peut-être, s'approchaient de nos lignes. Le lendemain, le capitaine Hansel arriva avec des parlementaires qui voulurent parler au commandant Brinkmayer, mon chef de bataillon. Celui-ci, un soldat et moi, nous nous mîmes en marche pour traverser les lignes devant La Sicaudais. C'est dans le fond d'un ravin, auprès de la Roulais - peut-être y avait-il aussi un petit ruisseau - que nous avons rencontré les Français ; je ne me souviens pas du nombre de personnes. Nous saluâmes les officiers et les soldats par le salut hitlérien, bras droit levé, ce qui était la manière officielle de saluer, imposée aussi à la Wehrmacht après l'attentat contre Hitler en juillet 1944. Ignorant cet usage, l'un des soldats me demanda :

- Vous êtes des SS ?
- Mais non. monsieur.

- J'ai été prisonnier des SS, j'ai été torturé, me dit-il.

J'offris des cigarettes que je portais sur moi - comme non-fumeur - dans une grande boîte de vingt-cinq, mais officiers et soldats refusèrent. Un officier très correctement vêtu, en uniforme, avec un képi rond, parlant un français très distingué, dirigeait les pourparlers. « Résumons et précisons encore une fois ce que nous avons négocié » répéta-t-il plusieurs fois. Il s'agissait d'installer une ligne de téléphone permettant de relier le côté français au PC de notre commandant, le colonel Kaessberg et du général Huenten, commandant de la rive gauche de la Loire ; et aussi d'aménager quelques voies d'accès pour l'entrée des troupes, etc. Je ne sais pas si l'on a fait des photos. [Il y a bien eu des photos où on voit entre autres Brinkmaïer, Winter, le colonel Gaultier... En tout, douze hommes]

Après cet entretien, il y avait beaucoup de travail pour nous : détruire et brûler nos documents secrets, transporter le matériel militaire aux endroits décidés par le Kampfkommandant en accord avec le commandant français, faire nos bagages...

Le 10 mai, jour de rassemblement des troupes allemandes - pour nous à la ferme des Biais – j'ai fait cadeau de ma deuxième paire de bottes à un garçon de mon entourage, fils d'une fermière dont le mari était prisonnier en Allemagne ; celle-ci pour ne pas être en reste me fit des œufs sur le plat. C'est à cheval que j'ai pris congé de M. Labarre - à la ferme des Sept-Fous - qui m'avait quelquefois vendu du beurre et des œufs. Je m'étais sali et je me lavais les mains dans un seau devant la porte de la maison de M. Corbé lorsqu'un petit camion avec des FFI entra dans la cour. Le camion portait deux petits drapeaux : le tricolore et un drapeau rouge communiste, avec marteau et faucille. Un officier s'approcha et me dit :

- Je suis lieutenant.
- Moi aussi, fut ma réponse.
- Avez-vous du matériel de téléphonie ou de TSF ?

Il me fallut lui dire que nous avions transporté le matériel au dépôt central comme ordonné - ce qui était vrai! Les soldats interrogèrent M. Corbé qui observait cela devant sa porte :

- Celui-ci était-il correct pendant l'occupation ?
- Oh! Très correct et toujours gentil! leur confirma M. Corbé.

Quelques soldats commencèrent à fouiller les petites charrettes à deux roues qui portaient les paquetages personnels de nos soldats. "Ne prenez que du matériel militaire !" leur dit l'officier qui était correct, lui aussi ! Ils trouvèrent tout de même notre radio, conservée jusqu'à la fin pour notre information.

Pendant ce temps, on avait amené mon cheval. Je le montais alors en saluant l'officier français. L'adjudant téléphoniste rassembla devant moi la quinzaine de soldats prêts à partir - ou seize, ou dix-sept. Nous quittâmes le Bois Hamon en direction des Biais, premier lieu de rassemblement. Le soir du 10 mai, les troupes françaises entrèrent dans la Poche. Le lendemain matin, une commission militaire avec un commandant ou un colonel nous fit prisonniers.

Quelques jours plus tard, dans un autre endroit - sans doute Mindin ou Saint-Brevin - les officiers des troupes françaises qui se trouvaient face à nos lignes souhaitèrent nous voir. Puisque nous avions eu quelques déserteurs pendant les dernières semaines, ils connaissaient bien nos noms. Ils se comportèrent très humainement, demandant nos professions civiles, m'interrogeant sur mes décorations - puisque j'avais combattu en Russie et que j'avais été blessé deux fois. Ils se firent prendre en photos avec nous. Plus tard, en captivité, c'était moins agréable, naturellement... »

# Rudolph Winter.

Le lendemain 10 mai, jour de l'ascension, on vit une colonne de soldats allemands, arme à l'épaule, se former sur la place de l'église de La Sicaudais. Après que le capitaine Hansel les eût rassemblés devant la boutique du charcutier Allais, il leur adressa ces dernières paroles « Nous avons perdu la guerre, mais nous nous rendons en ordre... ». Puis la colonne s'engagea au pas, dans la descente vers le calvaire, avant d'obliquer à gauche vers Saint-Père-en-Retz. Il était midi, « heure allemande ». Fermant la marche, brinqueballait le canon qui avait détruit la chenillette du résistant Maurice Pollono. Le curé avait retardé le branle des cloches d'un quart d'heure pour ne pas mêler l'annonce de sa grand-messe d'ascension avec le départ d'une colonne de soldats vaincus vers leur

captivité. On ne pouvait s'empêcher de penser que, quelques mois plus tôt, les mêmes hommes courbés sous le poids de leurs armes avaient gravi cette côte pour cerner l'église et conquérir le petit bourg. Raphaël Mellerin, se rappelait aussi du passage de cette troupe devant sa ferme du Bois-des-Vallées : « Ils chantaient et marchaient en colonne par trois, derrière une Jeep où avait pris place un colonel allemand » ».

Au soir du 12 mai, une puissante explosion en direction de Saint-Viaud jeta l'effroi sur la contrée. Elle était survenue dans l'enceinte du camp de regroupement des prisonniers allemands au village de la Brosse. On crut d'abord à un sabotage ou à une révolte, suivie d'un affrontement entre les prisonniers et leurs gardiens, mais il s'agissait de causes plus ordinaires liées à une imprudence menant à une explosion en chaîne qui se paya de 5 nouvelles victimes militaires appartenant toutes au 2<sup>ème</sup> bataillon du 21<sup>ème</sup> RI et 2 victimes civiles.



Dernières négociations dans le ravin de la Roulais à La Sicaudais le 9 mai 1945



Explosion de munitions allemandes dans une grange de la Brosse (Saint-Viaud) le 12 mai 1945 faisant 7 victimes françaises

... Voici le témoignage d'André Désourteaux, jeune caporal commandant la section, ayant un an plus tôt échappé par miracle au massacre d'Oradour-sur-Glane où il avait perdu 18 membres de sa famille... « Nous sommes arrivés au village de la Brosse à Saint-Viaud dans l'après-midi du 12 mai. Dans un hangar, nous gardions les prisonniers dont les sacs étaient rangés en ordre dans la cour... » Armes et munitions sont rassemblées dans une grange proche. Dans l'effervescence de la libération, chacun veut s'emparer d'un « souvenir de guerre » ayant appartenu aux Allemands. Pour André c'est une baïonnette... Mais on vient d'appeler au rassemblement... Une grenade roule et c'est l'explosion en chaîne... « Notre première pensée fut que les Allemands avaient piégé les munitions. Eux s'en sont rendus compte et se sont entassés, apeurés, au fond du hangar, pendant que nous, menaçants, nous rassemblions devant ». Le survivant d'Oradour-sur-Glane n'aurait qu'un geste à faire pour que le massacre soit complet, mais il s'en garde bien, épargnant ainsi la vie des prisonniers ; et le capitaine André Audibert, blessé lui-même au menton, parvient à calmer les esprits.

Le 14 mai, on vit arriver devant l'église de La Sicaudais une cinquantaine de prisonniers allemands que l'on installa, face au presbytère, dans un rustique camp de tentes cerné de barbelés. Dès le lendemain, on les dirigea vers des travaux de déminage, nettoyage ou comblement de tranchées. Puis, au fil des jours, dans une étrange promiscuité, le bourg retrouva peu à peu ses habitants qui ouvraient leurs volets, débarraient les fenêtres, se congratulaient ou pleuraient selon l'état de leurs biens, reprenaient possession des rues, des cours, des magasins et des cafés... et croisaient encore des Allemands dans leurs va-et-vient vers les chantiers. Ces hommes à la veste vague et sans calot, étaient gardés par un ancien gendarme et des retraités traînant la patte... « Allez, grand-père! C'est l'heure de nous emmener au boulot »! disait un soldat à l'un de ses gardes peinant à se mettre en route. Un soir, la colonne rentra tête basse : un prisonnier avait sauté sur les mines... Puis un autre, et un troisième, en labourant les parcelles minées du secteur de la Roulais. Aux cinq tentes déjà installées, il fallut bientôt en ajouter huit autres pour accueillir un autre

groupe. Étrange spectacle de ces hommes dont on avait encore peur la veille et qui désormais, privés de toute intimité, dormaient à même le sol, lavaient leur corps et leur linge sous vos yeux et priaient le ciel de ne pas finir déchiquetés par les mines comme leurs compagnons déjà enterrés au cimetière.

Les 22 et 23 mai, on leur confia la mission d'exhumer les corps des caporaux FFI Alfred Bouchard et Guy Quéron enterrés près du calvaire pour les transférer au cimetière communal, tout près du monument au mort de la Grande Guerre. L'inhumation se déroula devant les parents des deux soldats, entourés d'un peloton d'hommage et d'un aréopage d'officiers. Au 1<sup>er</sup> juin 1945, les prisonniers quittèrent définitivement le bourg, mais pour autant, on continua de croiser quelques soldats portant la marque des PG [prisonniers de guerre]. Les fermes qui avaient été occupées ou privées de leur chef d'exploitation par la captivité eurent droit en effet à leur prisonnier. Chez Georges Brelet à Maison Rouge, ce fut Richard Doblinger, un bon chrétien qui devint aussi paroissien du curé Olivaud. Chaque lettre de sa grand-mère comportait un petit paragraphe de salutations cordiales à Marie Crépin, la grand-mère de Georges. Il opta au bout de deux ans pour le statut de travailleur libre, partit en permission en Allemagne... et oublia de revenir.

#### Les camps de regroupement

On avait donc vu les Allemands brûler leurs papiers, vider leurs chargeurs une dernière fois sur des bouteilles ou des boîtes de conserve, organiser un repas ou un concert, faire parfois leurs adieux aux villageois... Pendant que les Français se congratulaient, faisaient sauter les bouchons, installaient des drapeaux au sommet des sapins les plus hauts et en tête des clochers. Après s'être délestés de leurs armes et ceinturons, ils s'étaient constitués prisonniers sur place dans les plus grands cantonnements ou avaient quitté les villages occupés en colonnes par quatre pour gagner des lieux de rassemblement prévus lors de l'entrevue de la Roulais.

Les dépôts de matériel allemands étaient très convoités par les civils. Certains espéraient peut-être y récupérer un objet volé par les Allemands eux-mêmes - instrument de musique, tableau, vélo, fusil de chasse - d'autres auraient voulu grappiller un savon, une paire de bas de soie, des bottes, des moufles, une veste. Mais à vrai dire, ce qui aimantait les regards et rendait la garde des dépôts très problématique c'était une envie quasi irrésistible de s'emparer de reliefs de la puissance technique et proprement militaire des Allemands : les parabellum, bien sûr, les baïonnettes ou les poignards, les jumelles, les radios, les cartes d'état-major, les ceinturons, les munitions, les douilles de tous calibre, un simple étui... Les soldats se livrèrent à ces prélèvements, mais aussi les civils chaque fois qu'ils le purent. Déjà, on avait procédé à ce glanage parfois équivoque lors des crashes d'avions. Plus que la réutilisation éventuelle des objets dans leur fonction guerrière, on cherchait sans doute à s'emparer d'un trophée ou à conserver une trace indiscutable de la guerre et de ses risques.



Deux soldats allemands encadrés par des hommes du 1<sup>er</sup> GMR à Saint-Père-en-Retz le 11 mai 1945



Soldats allemands du secteur de Pornic se dirigeant vers le camp de la Chalopinière pour se constituer prisonniers.

Dans la poche sud, les prisonniers de Frossay furent rassemblés à la Brosse, ceux de Pornic à la Chalopinière et au Boismain, ceux de Saint-Père-en-Retz au Marais-Gautier, ceux de La Sicaudais et de Chauvé aux Biais ou au Moulin la Rose, ceux de Saint-Brevin au Lazaret de Mindin, à la Pierre

Attelée, à la colonie de Villemomble. On utilisa des installations déjà existantes ou on édifia dans les prés des camps de toile et des baraques provisoires, comme aux Biais ou au Marais Gautier. Dans la poche nord, les prisonniers furent rassemblés dans des camps déjà existants, comme le camp Franco à Montoir, mais aussi dans des cantonnements à Savenay ou La Baule et même dans l'école Saint-Louis à Saint-Nazaire...

Au Marais Gautier, on avait déployé du fil de fer barbelé, érigé des miradors et installé des cuisines de campagne; il fallait des tables, des bancs, des marmites... Une fois de plus, on fit appel au lieutenant de gendarmerie Bouhard, sous-préfet de la poche sud, qui dut nourrir et coucher ceux à qui il venait de disputer la dernière patate et le dernier grain de blé pendant des mois. Une fois de plus, il fallut réquisitionner pour les Allemands... Mais en camp d'internement! Dès le 11 mai, 200 kilos de paille chez Joseph Barreau; le 15 mai, 100 fagots chez Justin Leduc, de la Guignardais, 35 verres chez la Veuve Gentil, 2 stères de bois chez Alex Delhomme; le 17 mai: une marmite chez Pauline Clavreux, 6 kilos de pointes chez le couvreur Yvrenogeau; le 19 mai chez le boucher Gentet: 100 assiettes, 100 verres, 20 bouteilles, 20 soupières, 2 seaux de fer blanc... Il fallut aussi le cheval et la voiture de Constant Charrier pour le transfert de tous ces matériels. On était prêt à accueillir les prisonniers allemands, et parmi eux, Karl Dashdil dont on découvrira bientôt le récit.

Il faut évoquer ici un épisode haut en couleur de la reddition allemande rapporté par Luc Braeuer où l'on voit un détachement du  $32^{\text{ème}}$  RI avec le sergent lorrain Pierre Schwahn *alias* Marchal prendre d'abord possession du camp de la *Kriegsmarine* de Beauregard à l'ouest de Saint-Nazaire... Avant que Marchal ne gagne la carrière de Villeneuve tout près de l'étang du Bois-Joalland où l'attend une mission toute spéciale : la capture de l'état-major du général Huenten ! Dans un baraquement luxueux sur une plate-forme de béton, une vingtaine d'officiers sont rassemblés en orchestre à cordes pour une dernière aubade, avec Maximilian Huenten lui-même à la contrebasse, qui se lève, frappe dans ses mains et déclare : « Messieurs, l'heure est venue » !

Dans l'ensemble, les redditions se firent dans le calme. Cependant, comme à l'été 44, malgré les prescriptions du général Chomel : « Vis-à-vis de l'ennemi, quels que soient ses crimes, ne vous abaissez pas à des insultes et des vengeances individuelles », on ne parvint pas toujours à éviter exactions et règlements de compte contre les prisonniers. C'est ainsi que l'on vit des courageux de la dernière heure botter le cul des soldats les plus vieux ou cracher sur les colonnes de prisonniers. On vit même pire, de la part de soldats français, et on peut supposer que certains de ces excès furent directement liés à la frustration d'une libération sans combat... Comme dans l'épisode rapporté ici par Pierre Lécuyer: « Ce matin, deux Allemands ont été repérés dans l'Île Sardine. L'un a pu être capturé, l'autre a dû s'enfuir. Craignant la vengeance des FFI, ils voulaient se rendre aux Américains. Toute la matinée, le prisonnier - un capitaine - est resté dans l'auto qui l'avait amené, gardé par une sentinelle. Ce qui m'a choqué et en a choqué d'autres, c'est que sans qu'ils aient été provoqués, des soldats l'ont frappé à coups de crosses de fusil, avec les pieds et les poings. À moitié assommé; croyant qu'on allait l'achever, il a demandé un prêtre. On l'entendait hurler sous les coups. Sans doute, les Allemands en ont-ils fait autant et plus avec les nôtres, mais ce n'est pas une raison de les imiter, et si nous prétendons leur être supérieurs, nous devrions le montrer au lieu de s'abaisser ainsi ».

D'après le témoignage de l'aspirant de marine Erich Mazur, des officiers subalternes de la Kriegsmarine auraient été extraits au hasard pendant une dizaine de jours après la Libération et fusillés sans jugement dans la cour de la prison de Saint-Nazaire. Le soldat allemand Alfred Hoffmann, du RAD/Flak de Guenrouët, rapportera que des SAS français auraient attaché des prisonniers allemands derrière leur véhicule et les auraient traînés jusqu'à ce que mort s'ensuive dans le secteur de Guenrouët. Le sous-officier d'origine autrichienne Théo Damm, héros du roman Peau de grenouille, victime d'une confusion, fut défénestré par des FFI dans un immeuble de La Baule. Signalons aussi le début de lynchage du capitaine Müller, officier de liaison du général Junck, sauvé in extremis par l'intervention du commandant Viaud qui avait négocié avec lui l'évacuation des malades de la poche. Quant au colonel Oscar Rittmayer, ce « soldat philosophe » qui protégea souvent les civils, il fut bastonné, à moitié nu, au camp de Montoir avant d'être chargé avec d'autres prisonniers dans un train pour La Rochelle le 8 juin 1945. Voyage à haut risque puisque certains prisonniers furent transportés sur des wagons découverts, avec les dangers inhérents à cette

situation : jet de pierres ou de parpaings sous le passage des ponts, et même mitraillage, épargnant Rittmayer, blessant le colonel Deffner et tuant le colonel Mewig.

# Réhabilitation et déminage

Le service du déminage fût créé en 1945 par le général de Gaulle dans un pays piégé, au sous-sol encombré de mines, bombes et obus en état de fonctionnement, obstacles à la reconstruction du pays, alors que le déminage restait à inventer. C'est le ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme confié à Raoul Dautry qui prit en charge cette question en confiant à Raymond Aubrac (en poste de Commissaire de la République à Marseille) la Direction des services de déminage en mars 1945. Aubrac constatait alors : « A l'époque, les militaires estimaient que nous avions environ 100 millions de mines. Le déminage était un problème très brûlant. Les zones minées étaient comme des territoires frappés par la peste. La vie était arrêtée, les enfants ne sortaient plus, n'allaient plus à l'école. Les bêtes sautaient, crevaient dans les champs. La vie était figée, bloquée. »

Et en effet, on pouvait lire dans un article du Monde du 25 aout 1995 intitulé "*Désobusage et Déminage*" qu'à la Libération le bilan s'établissait comme suit : 150 000 bombes d'aviation à neutraliser, plusieurs millions de tonnes de munitions à récupérer ou à détruire, 280 000 hectares de surface minées, 2400 kilomètres de côtes et plages obstrués par des obstacles minés, 100 millions de mines à détecter et à neutraliser.

Raoul Dautry hésita d'abord sur la réquisition de prisonniers de guerre pour cette mission. En effet, l'article 52 de la Convention de Genève stipulait clairement qu' « aucun prisonnier ne pouvait être employé à des travaux dangereux, sauf s'il était volontaire ». Mais les Allemands, pendant la période 39/45, avaient eux-mêmes employé des prisonniers français à ces opérations de neutralisation, et le nombre d'accidents et donc de vies humaines risquait d'être moins important si on faisait appel à ceux qui connaissaient et avaient posé ces engins ! On promit alors des libérations anticipées pour service rendu, mais qui pouvait ignorer que la faim dans les camps était une incitation inavouée au volontariat avec l'offre d'une meilleure nourriture. Enfin, le recours aux PGA fut justifié auprès des Alliés comme une manière de réparation.

Le recrutement de PGA obéissait donc à la notion d'obligation de réparer le dommage causé et à celle de recourir à des « spécialistes ». Raymond Aubrac déclarait alors : "Les militaires m'ont dit : La seule façon sérieuse de retirer les mines en France, c'est de prendre les prisonniers allemands parce que dans l'armée allemande, toutes les unités sont entraînées au maniement des mines Tous ont été à un certain moment familiarisés avec des mines. Et ce sont eux qui les ont posées dans la plupart des cas. Mais en réalité, dans de nombreuses unités allemandes beaucoup de jeunes soldats de 17 à 20 ans n'avaient pas la connaissance de ces armes et la plupart n'étaient pas volontaires.

Dans le livre de Danièle Voldman, directrice de recherches au CNRS, intitulé *Le déminage de la France après 1945* (Éditions Odile Jacob), on découvre qu'aux premiers mois, les équipes de déminage ne disposaient pas de matériel de détection. Les hommes avançaient en ligne et testaient le sol avec une tige de fer ; quand ils sentaient une résistance, ils se mettaient à plat ventre et grattaient le sol avec les doigts pour déterrer l'engin. Beaucoup de risques pour une récompense hypothétique, car seulement quelques prisonniers ayant accompli une mission particulièrement dangereuse furent libérés un peu plus tôt que les autres.

Avant même la fin des hostilités sur le front principal, quelques 3000 volontaires, assistés de 30 000 PGA furent affectés à "la dépollution militaire". Mais en 1946, au plus fort de la campagne, les chantiers de déminage absorbaient jusqu'à 8 % des PG au travail. Le bilan fut lourd : plusieurs centaines de morts chez les Français (et jusqu'à 500 selon les sources) et plus de 1000 morts chez les PGA (voire 3000 selon les sources) ; les professionnels français ayant proportionnellement plus de pertes que les prisonniers. [L'accident le plus important fut celui de d'Asnières-en-Bessin qui causa la mort de 132 PGA et 28 démineurs français.]

Très vite donc, dans toute la Poche de Saint-Nazaire, on mit en application une des clauses des accords de reddition, c'est-à-dire le déminage, puis la réhabilitation par les prisonniers de guerre des bâtiments publics ou privés, la réparation des voiries, le curage des puits, le rebouchage des

tranchées et des trous de bombes ou d'obus, la destruction des fortins encombrant les champs et les taillis. On démina les dunes et les plages du littoral à tour de bras avant de s'attaquer à l'assèchement des marais de Vue, du Greix, du Clion et du Boivre. Il fallait rétablir le fonctionnement des écluses, reconstruire les ponts et les passerelles, remonter les digues, curer les douves et les étiers. Certains prisonniers affectés à ces travaux faisaient des pêches miraculeuses. Au milieu du lac d'eau saumâtre recouvrant les marais de Haute Perche, une sonde descendait à plus de deux mètres. Idem dans le marais de la Giguenais où on pêchait de très belles crevettes et des tonnes d'anguilles et de poissons blancs.

Une brochure illustrée émanant de la Direction générale de la main-d'œuvre avait été adressée aux maires pour les inviter à la création dans leur commune de « kommandos communaux de prisonniers de guerre ». La couverture de cette brochure montrait au verso une bande dessinée comportant deux vignettes ; sur la première, une colonne d'incendiaires, sur titrée : « ILS ONT DETRUIT. » ; sur la deuxième : « QU'ILS REPARENT... » où on voyait les mêmes hommes avec les lettres PG, armés d'une pelle et d'un marteau piqueur, sans casque et sans ceinturon, occupés à remettre en état ce qu'ils avaient détruit. Au recto, cette invite : « Faites relever vos ruines par ceux qui en sont responsables. Faites embellir vos cités par ceux qui voulaient les détruire. Faites travailler les prisonniers ennemis »



Que fallait-il prévoir pour l'organisation du *Kommando* communal ? La brochure avait réponse à tout : « Pratiquement, il s'agit de trouver un local où les prisonniers de guerre auront le moyen de préparer leurs aliments et où ils pourront être solidement enfermés pendant la nuit. Vous trouverez bien dans votre commune un local inoccupé qui se prête à cet usage. Quant à la garde pendant le jour, elle pourra très bien être assurée par les ouvriers ou chefs d'équipe français qui surveilleront les prisonniers de guerre en même temps qu'ils partageront ou guideront leur travail. Pour l'alimentation, les prisonniers de guerre ont droit aux mêmes rations que la population locale. C'est justice si l'on veut qu'ils travaillent. Dans le cas de *Kommandos* importants, les denrées contingentées pourront être fournies par l'intendance militaire. Le complément, principalement des légumes, devra être approvisionné par vous. Un cuistot allemand sera chargé de la préparation. »

On autorisait aussi les maires à employer directement des PG ou à les mettre à la disposition des particuliers qui en feraient la demande sans que des contrats réguliers ne soient passés avec l'autorité militaire. Deux affichettes étaient donc proposés : « MUNICIPALITES, Songez à tous les travaux d'entretien et d'aménagement différés, faute de main-d'œuvre et de crédit. Vous avez l'occasion grâce aux prisonniers allemands de les faire exécuter à des conditions exceptionnellement avantageuses pour votre commune et pour le pays. Ne la négligez pas »... « EMPLOYEURS RURAUX, demandez au conseil municipal de votre commune de faire ouvrir un *Kommando* communal où vous trouverez la main-d'œuvre nécessaire pour améliorer vos entreprises et vos exploitations »...

On s'adressait au commandant régional des prisonniers de guerre de la rue Bonne nouvelle, à Angers, pour obtenir à la fois le prisonnier et l'agrément de son gardien doté d'une arme. L'état prenant en charge la moitié des frais journaliers, il restait à verser trente francs par prisonnier. Ces frais se répartissaient ainsi : 6 francs pour le logement, 4 francs pour l'entretien, 10 francs pour la garde et 10 francs versé au dépôt militaire sur un compte du prisonnier. Les PG étaient soumis au régime de la captivité et n'étaient autorisés à sortir des enceintes du *Kommando* que pour se rendre au travail accompagnés de gardiens... Les vêtements militaires ou civils étaient marqués dans le dos et aux genoux de la marque distinctive des PG.

Les champs comme les bourgs et les villages évacués étaient particulièrement dangereux. Armes, munitions, mines de toute nature étaient partout, entreposées parfois, mais le plus souvent oubliées ou piégées par les troupes des deux camps au fil des avancées et des reculs successifs. Deux

gendarmes de Saint-Père-en-Retz pénétrant à Chauvé dans les heures suivant la reddition, avaient accroché un fil avec leur moto, déclenchant l'explosion d'une maison à laquelle ils avaient échappé par miracle. Les vaches, les chiens sautaient sur les mines, mais aussi les expulsés trop pressés de réintégrer leurs maisons et leurs fermes ou d'exploiter leurs champs. Les personnes âgées ou les enfants, peu enclins à contourner ou à enjamber les clôtures ou les abattis étaient à la merci de l'accident.

Il fallait donc d'abord faire passer les démineurs. Une partie des opérations de déminage s'effectua sur la base des plans remis aux alliés par les Allemands. Dans la poche nord, ce fut le *Major* allemand Sobotho, en charge du minage, qui remit ces plans ; au sud, la situation était moins claire car la géométrie des zones minées avait évolué à plusieurs reprises en même temps que celle des no man's lands au fil des offensives allemandes.

Parmi les 30 000 prisonniers allemands de la Poche, le capitaine Dubois organisa un service de déminage regroupant 1500 hommes répartis en 43 commandos dont la mission fut de relever les 300 000 mines de l'ensemble de la Poche. Parmi les 65 morts allemands que j'ai pu identifier après le 11 mai 1945 dans l'ensemble de la zone géographique de la Poche et décédés entre 10 mai 1945 et le 12 juin 1946, j'en ai dénombré 20 dans la Poche sud et 45 dans la Poche nord. Combien tués par les mines ? Combien morts pour d'autres causes, dont la maladie ?

Les démineurs travaillaient en commandos de 5 à 7 hommes en ligne, chacun explorant une largeur de 50 cmm en piquant sa baïonnette tous les 5 cm. Toute mine repérée était extraite et désamorcée sur place. Cette phase de recherche des mines n'était pas la plus spectaculaire ni la plus dangereuse ; les gardiens se tenaient à distance, mitraillette braquée sur les équipes avançant en ligne à travers les zones dangereuses et enfonçant leur baïonnette. Puis, une fois le nettoyage terminé, les prisonniers étaient contraints, bras dessus, bras dessous, de piétiner lourdement le terrain de part en part, au cas où... Parvenus en lisière, on les laissait souffler quelques minutes, puis on les renvoyait dans l'autre sens, tremblants et en larmes !

Pour réhabiliter définitivement une terre labourable, les Allemands effectuaient ensuite un premier labour avec leurs propres chevaux ou des bœufs requis une fois de plus. Dans ce village de Corsept, alors que les bœufs du laboureur allemand étaient passés sans coup férir, le soc avait heurté le détonateur d'une mine oubliée... Pendant des jours, on évitera de passer par-là, le temps que les cheveux et les éclats de cervelle humaine accrochés aux barbelés soient lessivés par la pluie et le vent... Il fallait encore vérifier les talus, toutes les bordures de route, les haies et les arbres. Le 16 mai 1945 à La Sicaudais, succomberont trois autres soldats lors d'un chantier de déminage à la Roulais : Gerhard WENZIG, né le 31.01.1926 ; Hans GENTSCH, né le 05.12.1918 à Strehlen et Arthur PESCHEL né le 21.02.1924 à Bochum... Des PG tués aussi à Chauvé et dans quasiment chaque bourgade de la Poche.

Le déminage des champs, le nettoyage des rues et des parcs, la sécurisation des forêts, des dunes et des plages, l'exhumation des corps des victimes des deux camps, le rétablissement du régime des eaux... Tout cela allait prendre de longs mois. Au début, les prisonniers furent soumis à une très forte pression et une surveillance étroite, pour des raisons de sécurité bien sûr, mais sans doute aussi - dans la tête de certains gardiens ou de certains employeurs - pour expier une responsabilité collective dans les crimes du nazisme. Peu à peu, la vigilance allait pourtant se relâcher et des évasions se produire ; à l'automne 1946, on en signalait même de plus en fréquentes.

Toute évasion serait donc sanctionnée par le non remplacement du PG et par une amende de 1500 francs à sa capture. Il était rappelé aux employeurs que les PG ne devaient pas circuler seuls, aussi bien pour les visites de *Kommando* à *Kommando* que pour se rendre à la messe. Les cafés et les cinémas et tous endroits publics leur restaient interdits. Pourtant, en novembre 1946, on releva encore l'évasion de Paul Allwardt, chez Joseph Béziers à la Bernardière et de Peter Moritz chez Eugène Bachelier à la Massonnais. Ils avaient emprunté les vélos de la ferme... Ils furent vite repris du côté d'Oulmes en Vendée et enfermés au camp de la Tréballe.

Des abus d'employeurs étaient signalés, entraînant bien sûr un rappel à l'ordre de la Croix-Rouge internationale qui précisait que les « horaires de travail ne devaient jamais dépasser 9 heures » et qu'un jour de repos hebdomadaire était « prévu par la convention de Genève ». Il était

recommandé de « ne jamais engager une controverse avec un PG », d'agir « humainement » mais de « rester ferme et attaché au principe d'autorité ». En avril 1946, on annonçait le passage d'un aumônier catholique et d'un aumônier protestant, eux-mêmes prisonniers ; on rassembla les prisonniers dans une salle et chacun put rencontrer le représentant de son culte.



Opérations de déminage



Creusement de la tranchée du Boivre par les prisonniers allemands à Saint-Brevin en mai-juin 1945 après l'explosion de mines antichars ayant tué 15 paysans français le 17 mars 1945

En dehors des travaux de déminage et d'effacement des traces de la guerre, c'est une cinquantaine de prisonniers entre 19 et 45 ans qui furent employés à Saint-Père-en-Retz. Leur séjour s'étendit de l'automne 1945 à l'automne 1948; principalement dans les exploitations agricoles où venaient de rentrer des prisonniers français après cinq ans de travail forcé en Allemagne. Dès le mois de septembre 1945, on vit donc partir aux champs le Français et l'Allemand... Georges et Reynold, Eugène et Karl, Joseph et Paul, Donatien et Walter, Louis et Fritz, Francis et Johan...

Les paysans qui avaient eu des terres inondées avaient droit à des prisonniers le samedi et le dimanche. Petits travaux d'entretien contre nourriture. Chez André Gruand, ce fut Érich Grossman, un sous-officier de Leipzig. Le premier jour, le tonton Morisseau - ancien prisonnier - l'entendit causer avec un compagnon : « Pourvu qu'on nous donne à manger ». Erich était un bon travailleur mais côté idées, ne baissait pas pavillon : « Vous les Français, vous aviez vos colonies mais nous autres, il fallait bien qu'on s'étende. »... Le fameux « espace vital » ! Et d'ajouter la petite perfidie : « Vous avez gagné la guerre et vous avez toujours vos colonies, mais vous continuez à vivre comme des pauvres ! »

Parfois les caractères ne s'accordaient pas, on échangeait » alors « son prisonnier ». Certains « patrons » en verraient défiler plusieurs : chez Joseph Mariot, aux Biais, on croiserait tour à tour Frantz Doschel, Johan Wolff, Walter Schmidt et Paul Kretschmer. Pasquier à la Grande Plaine emploierait Ludwig Schmidt, Ernst Weber, Anton Zimermann et Joseph Pfeiffer. Chez Robert David, au Marais Gautier, c'est deux soldats polonais qui planteront les betteraves au mois de juin 1945 ; l'un des deux n'avait que vingt ans, il avait été enrôlé de force à l'âge de seize ans. Chez Fernand Louérat, le soldat Blasko, ancien menuisier-charpentier, retrouva vite le goût de la varlope et du coup de maillet pour fabriquer une charrette à bœufs.

Quelques artisans ou entreprises recoururent aussi à cette main-d'œuvre bon marché: Paul Ludwig chez le tonnelier Dumont, Hans Meyer chez le maçon Durand, Jahn Grimm chez le peintre Toto May. Quant à la laiterie Fillaud, à la Claie, on y croisa Kurt Schulz, Roger Friedrich, Jans Peter, Joseph Kreutzer, Heinrich Kronert, Frantz Weiss... et Fritz Luck jusqu'en 1951! En effet, après expiration en septembre 1948 des contrats d'utilisation de travailleurs allemands, ex prisonniers de guerre, ceux-ci devaient choisir entre « rester en France et retourner en Allemagne ». C'est ainsi que Fritz Luck, né en 1914, portant le matricule 017460, choisit de rester comme « travailleur libre » à la laiterie de la Claie où son permis de travail allait courir du 5 novembre 1948... au 4 novembre 1951.

De nombreux prisonniers allemands de la Poche allaient s'installer en Loire-Inférieure après leur captivité, dont beaucoup, à l'instar de Karl Draschdil ou de Jahn Grimm allaient épouser des Françaises. La plupart de ces idylles s'étaient nouées au cours de la captivité de ces hommes et ne pouvaient être taxées de « collaboration » comme pendant la période de la guerre. Pourtant, la proximité du conflit et le rigorisme des mœurs et des valeurs morales de l'époque pesèrent sur ces amours naissantes.

... Celui-là avait vingt-quatre ans lorsque son sous-marin avait été torpillé par un avion anglais alors qu'il faisait surface en entrant dans le port, juste avant la fermeture de la Poche. On le croisait souvent en bordée dans les cafés de Saint-Brevin ou de Saint-Père-en-Retz où tout le monde connaissait Johan avec son bonnet rond et les deux petits rubans sur le cou. Il avait fait les yeux doux à une fille du pays... Une fois prisonnier, il avait été embauché chez un artisan de Saint-Père. L'idylle se prolongeait contre vents et marées, jusqu'en 1947 où la jeune fille annonça son prochain mariage dans le magasin où elle était employée... La réponse fut cinglante : « Ma fille, faut choisir, c'est ton Boche ou ta place ! » Elle choisit.

Les premières années du couple furent soumises aux insultes et aux vexations. Dans les fêtes où les bals qui suivaient la Libération, des jeunes faisaient la chasse au Boche ; ils faisaient cercle autour du couple et menaçaient Johan en sortant le couteau. D'anciens FFI mûs par une sorte de fraternité d'armes remettaient en place les godelureaux. Lorsque naîtraient les enfants, il se forcerait à parler français et se refuserait à leur apprendre l'allemand : « Mes enfants sont Français. Si on les embête, je ne veux pas qu'emportés par la colère, ils répondent en allemand ».

Parfois, les autorités militaires elles-mêmes tentaient d'entraver ces amours naissantes. Le capitaine de B, commandant le DPGA n°43 à Saint-Nazaire envoya cette lettre à M. le maire de Saint-Michel :

« J'ai l'honneur de vous demander si Mme Y qui emploie à Saint-Michel le PG X, matricule..., vous paraît un employeur consciencieux et de bonne moralité ? Il semblerait d'après certains renseignements qui me sont parvenus qu'elle n'aurait sur lui aucune autorité et que de notoriété publique l'emploi de ce prisonnier lui ferait tort dans sa réputation. Veuillez me confirmer ou me démentir ces bruits, si possible par retour du courrier. Je demanderai le cas échéant la résiliation du contrat. »

Après confirmation par le maire de l'exactitude des renseignements recueillis pas le capitaine et après la défense présentée par Mme Y, le capitaine envoya une lettre à cette « mauvaise patronne » dont le prisonnier « nuisait à la réputation » :

« Madame, je suis maintenant en mesure de vous donner les précisions que vous demandez au sujet du prisonnier de guerre que vous employez. Le prisonnier circulait librement dans la commune ; il était vêtu en civil comme j'ai pu le constater moi-même. Son attitude laissait fort à désirer à tous points de vue. Ce n'est pas ainsi que les employeurs doivent garder leur prisonnier ; c'est là leur faciliter l'évasion s'ils le désirent et les blessures de l'occupation sont trop récentes dans le pays pour tolérer de pareils comportements. Les commandants ont reçu des ordres stricts à ce sujet... »

Malgré les préventions du capitaine de B, ces deux-là finiraient par s'épouser. Et combien d'autres Siegfried, Jacky ou Hans? Combien de Schmitt, Kerwer ou Grimm épouseraient ainsi les filles du pays et élèveraient les enfants de l'amour à Saint-Brevin, Saint-Michel, Saint-Père-en-Retz? Vingt-cinq anciens prisonniers s'installèrent dans la presqu'île guérandaise. On en comptera un millier en Loire-Inférieure et quarante-cinq mille dans tout le pays dans les années 50! [200 000 mille enfants seraient nés en France de ces amours de guerre, d'après Jean-Paul Picaper dans *Les enfants maudits*].

Quant à ceux qui retournèrent en Allemagne à partir de 1947, une fois le traumatisme de la guerre et de la captivité atténués, une fois la réconciliation amorcée par de Gaulle et Adenauer, ils

furent peu à peu gagnés par la nostalgie, non pas de la guerre mais de leur jeunesse dilapidée. Il faudrait cependant attendre les années 70-80 pour qu'un grand nombre d'anciens occupants et prisonniers de la Poche commencent à écrire à des correspondants de leurs anciens villages de cantonnement et débarquent même avec femme et enfants. On évoquerait alors les souvenirs communs, les anecdotes cocasses ou tragiques. Le vieux Bavarois répétant sans cesse : « Moi pas aimer la guerre, moi, pas militaire ». L'antimilitariste contournant la question du père Deniaud du Châtelier intrigué par les trois mots gravés sur son ceinturon : « Got mit uns » et répliquant dans un français impeccable : « Ça, c'est pour faire marcher les imbéciles ! » L'officier chasseur cachant son fusil sur une armoire et glissant à l'oreille de son hôte forcé, à quelques jours de la fin : « Quand on partira, vous trouverez une surprise dans la maison ».

Entre le Moulin la Rose et la Teurterie on gardait un bon souvenir d'Eberhard Dassler, mais dans les années 50 on n'osait pas trop le dire. On se souvenait l'avoir vu jeter son arme au pied du calvaire puis prendre la route de Pornic avec ses compagnons pour trois ans de captivité... Sûrement, on ne le reverrait jamais !... Puis un jour on avait reçu une carte à Noël, une autre à Pâques ; on l'avait invité et on avait évoqué cette sombre période de sa jeunesse où il avait honte d'être le maître et où on l'avait pourtant surnommé "Hardi" car il n'hésitait pas à aller au-devant des Français, ce qui lui valait de temps en temps de déguster une crêpe chez la mère Louérat. Le soldat Blasko reviendrait lui aussi en visite avec ses propres enfants... Et la fille de l'Allemand épousera le fils du Français!

Rudolf Winter avait passé quelques jours au Lazaret de Mindin, puis à Mulsanne avant d'être envoyé à l'île de Ré dans un camp pour officier. On n'y travaillait pas, on s'ennuyait, on mangeait mal... Libéré à l'été 1947, l'homme était malade, amaigri. Les derniers kilomètres se firent à pied pour regagner son village, près de Magdeburg, en zone « russe ». On fit une fête mais le cœur n'y était plus. Rudolph se hâta de quitter la zone car on faisait la chasse aux anciens officiers de la Wehrmacht pour les envoyer dans d'autres camps! Il se réfugia dans la ferme d'un cousin à Zoellingen, en zone « anglaise », à la frontière entre RFA et RDA. Puis il devint professeur de chimie alimentaire dans une école pour meunier avant de commencer une carrière de professeur de physique-chimie dans un lycée de Braunschweig. C'est dans cette ville qu'il décéderait à l'âge de quatre-vingt-sept ans, après avoir correspondu pendant trente ans avec François Baconnais, le gamin des années 40.

« Par Winter, j'ai eu des nouvelles de tous ces hommes-là, jusqu'à leur mort, même de Brinkmaïer qui à quatre-vingts ans passés transmettait son "bon souvenir" et ses "saluts amicaux aux habitants du Bois Hamon". Dans une pièce sombre, à l'abri des regards, François conserve les reliques de cette période : casques, munitions, la veste et le Mauser glissés dans une buse par un soldat en cours d'évasion... En 2003, il a reçu la visite d'Andréas Winter, le fils de Rudolf, et de sa petite fille venue faire un stage aux "Galettes Saint-Michel". Une consécration et un passage de relais ! Andréas a évoqué la petite assiette en bakélite retrouvée après la mort de son père sous des piles de livres et de documents consacrés à la guerre. Gravé au fond : « Lieutenant Rudolph Winter. Saint-Martin. Île de Ré. » Peut-être retrouvera-t-il un jour un quart d'alu cabossé gravé à la pointe du couteau : « Lieutenant Rudolph Winter. Le Bois Hamon. La Sicaudais »

Les invitations réciproques se poursuivront jusqu'à l'extinction progressive de ces générations de soldats allemands et de paysans français dont trois guerres successives et la barbarie du nazisme n'auraient pas réussi à briser les affinités secrètes. Ainsi entre Joseph Vallée, l'ancien évadé des camps de travail de Poméranie et son prisonnier Michael Friedrichs, ancien occupant de la Poche. Au fil des mois, Michael était quasiment devenu un membre de la famille. Couchant dans le grenier, mais partageant le repas, apprenant des rudiments d'allemand aux enfants et se déplaçant librement pour aller conter fleurette aux filles des villages voisins. Jusqu'en 1947 où il était rentré au pays...

En 1975, sans crier gare, il débarqua à Saint-Père-en-Retz avec femmes et enfants, déposa ses valises à l'hôtel Allais et se lança bravement vers la Recoquillère...

- Pourquoi t'a pas écrit ? Pourquoi t'es pas revenu plus tôt ?
- J'avais peur d'être mal reçu.

On se rattrapa par des visites croisées et une correspondance qui ne s'éteindrait qu'avec la mort de Michael en 1987, puis de Joseph en 1996. À la dernière lettre du petit-fils de l'Allemand, la fille du Français n'a pas répondu. « Je ne savais plus quoi lui dire... Mais j'aurais dû quand même. Ce n'est pas bien de laisser une lettre sans réponse ».

Dernier écho de ces retrouvailles d'après-guerre, d'après le témoignage de Francis Guisseau à Frossay : « Le 8 mai 1945, en revenant de la messe à Frossay, mon père avait trouvé sa charrette sur les chambrières, chargée d'armes et de caisses de munitions. Un *Feldwebel* lui avait ordonné d'atteler la jument pour convoyer ce chargement jusqu'à Saint-Brevin. Il avait dit non et je l'avais aidé à décharger la charrette sous les menaces du soldat... Jusqu'à ce que le lieutenant Reiner intervienne. Le lendemain, tout le village avait été témoin d'une scène dont on a parlé longtemps... On avait attaché des drapeaux en tête du moulin et sur les plus hautes branches du chêne ; les caves ne désemplissaient pas, et on ouvrait de bonnes bouteilles qu'on avait sauvées de tous les pillages. Chacun y allait de sa chanson, même Reiner, qui ne s'était pas encore constitué prisonnier et nous avait rejoints dans la cave... À la surprise générale, il avait enchainé tous les couplets de la Marseillaise, du premier au dernier. On n'en connaissait pas autant!

Après la guerre, on a continué d'entendre parler allemand car on a eu droit à deux prisonniers, Karl et Gherard... Et, en 1959, on a vu revenir le lieutenant Reiner... Il nous a offert un "tête à tête" en porcelaine de Saxe !... On a débouché une bouteille, et on a parlé de la Poche »... Reiner s'est tourné vers moi : "J'avais 35 ans à l'époque, et j'étais père d'une petite fille de ton âge"! Il a campé sur la pelouse et, pendant plusieurs jours, il a sillonné les chemins et les marais où il s'était battu contre les Français... Avant de chanter la Marseillaise avec eux! »

### Histoire du soldat Karl Drashdil

Le vieux soldat est retourné à Jindrichov Hradec, en Tchécoslovaquie en 2000, pour ses quatre-vingts ans. Il a revu le grand château avec ses nids de cigognes en haut des cheminées. Pour la première fois depuis 1942, sa dernière perm de « soldat allemand »! Il naquit dans cette petite bourgade de Bohême du sud en 1920, deux ans après que la nouvelle république tchécoslovaque soit sortie au forceps de la grande guerre. La généalogie et le destin de ce soldat déraciné sont le reflet de la double fracture qui a brisé le continent européen au cours du siècle dernier.

... Dans l'Allemagne malade de 1933, était apparu un nouvel imprécateur dont les discours incendiaires allumaient des brûlots jusque dans la colonie germanophone de Bohème-Moravie. Le père *Dráždil* était au service du comte occupant le *Hradec*. Famille pauvre dont les enfants s'embauchaient comme domestiques dans les fermes de la région. Quant à Karl, apprenti menuisier, il avait déjà commencé sa vie de jeune ouvrier. Mais après l'*Anschluss*, le puissant voisin s'enhardissait et se partageait avec la Pologne et la Hongrie les deux cinquièmes de la jeune Tchécoslaquie qui devenait protectorat du IIIe. Reich. Son nom de *Karel Dráždil* germanisé en *Karl Drashdil*, le jeune homme devenu allemand fut enrôlé comme ses trois frères, eux dans la Wehrmacht et lui dans la *Kriegsmarine*, à Kiel.

La *Blietzkrieg* le propulsa de la Baltique à la Hollande, puis jusqu'à la pointe bretonne du continent où le 11 janvier 1941, il posa son sac dans un cantonnement de Carnac puis de Locmiquelic, affecté à un poste de *Flak* pour la défense de Lorient. Une quinzaine d'hommes dans la batterie, tous « prussiens », sauf lui, l'«étranger», baragouinant déjà la langue de l'ennemi et trop bien vu de l'officier d'intendance. Les rapports étaient tendus. Un jour, un portefeuille disparut d'un placard du dortoir. On l'accusa : « C'est Karl, bien sûr, on l'a vu. Pour le juge du tribunal militaire de Lorient, l'affaire était entendue : « Avoue. Ils t'ont tous dénoncé » ! Tiré de ce mauvais pas par son chef, on l'expédia à Saint-Brevin où il rejoignit la batterie des Sablais à l'automne 1941. Cette batterie située près du village du Plessis, faisait partie de la *Marine-Flak-Abteilung 809*. Elle était dirigée par le lieutenant Katzorke et appartenait à la 5<sup>ème</sup> brigade de défense contre avions placée sous l'autorité du capitaine Mathies.

Les travaux n'étaient pas terminés; à cent mètres du chantier où s'activaient les groupes Todt, on campait encore au pied de vieux canons de 75, puis arrivèrent les canons anti-aériens de 105, que l'on installa dans leur culée de béton. Ajouter la mitrailleuse de 37, le dispositif de visée télémétrique et le projecteur qui traquerait les oiseaux d'acier venus d'Angleterre, le ventre plein de bombes. Un coup de peinture de camouflage sur les installations bientôt recouvertes de filets à grosses mailles et de branchages.





Batteries de Flak au sud de l'estuaire en Pays de Retz







Sur la batterie de Flak des Sablais à Saint-Brevin

Les hommes de l'Organisation Todt s'occupaient du béton et des parpaings mais la Kriegsmarine mit à profit les talents de ses propres hommes pour achever l'hôtellerie. Quinze bonhommes par baraque, couchant dans des bannettes superposées. Le HauptFedwebel Vogel, responsable du ravitaillement, de l'équipement et du confort de la troupe eut tôt fait de repérer les compétences de Karl le menuisier et de l'envoyer bricoler étagères, tables et châlits chez les artisans du bourg... Pendant quatre ans, il allait arpenter ce périmètre : les chemins de la Croix-Bodon, du Plessis, du Grand Ruau ou du Pont Renaud, un saut par-dessus la voie ferrée pour rejoindre la Kommandantur ou le Pavillon des Fleurs ; ou les chemins de Bel-Air ou du Rozay et l'avenue de Mindin pour gagner l'embarcadère. Aucune échappée vers les bourgs voisins. Ni maintien de l'ordre, ni coups de main ni échauffourée. Bricoleur et artilleur de marine : scier, raboter, toupiller et tenonner le jour... Et la nuit, descendre les avions qui pilonnaient Saint-Nazaire - ce qui n'engendrait pas forcément l'antipathie des riverains. Karl portait les obus de la réserve à munition jusqu'à la culasse brûlante du canon. Certaines nuits, jusqu'à quatre ou cinq alertes. Les pointeurs moulinaient à tout-va sur les manivelles pour capturer leur proie. Le vacarme des canons, parfois tous les quatre en même temps. En écho, la batterie Nautilus des Rochelets, la Requin de Saint-Brevin-les-Pins et les deux batteries de Mindin. Bien lourds à porter, les obus! Et pourtant, on les voyait monter comme des flèches à la recherche de leur proie. « Nous, on n'a jamais été bombardé, jamais mitraillé. On a passé la guerre sans une égratignure... Un jour, pourtant, un avion américain a explosé au-dessus du Plessis et est retombé sur les fermes et les cantonnements. »

C'est en 1942, au retour de son ultime perm qu'il vit pour la première fois les effets des bombardements. À l'aller, en attendant le train, il avait fait une pause pour boire un verre au *Soldatheim*. Mais, à peine arrivé chez lui, en Tchécoslovaquie, il apprenait à la radio : « Saint-Nazaire détruite par les bombardements anglo-américains ». Au retour, il ne reconnut plus rien... Le *Soldatheim* rasé, comme la ville! Obligé de demander à des civils où se trouvait le bac! Mais la base sous-marine avait tout l'air intacte!

Après 1942, plus aucune perm. Que devenaient les siens? Le frère en Norvège, les deux autres sur le front russe? Entre les alertes nocturnes et les va-et-vient quotidiens à Saint-Brevin, on tuait le temps. Longues heures de farniente couché dans l'herbe; on apprenait des tours à *Jacky*, le singe du lieutenant, devenu la mascotte de la batterie, on écrivait, on dessinait, on bouquinait et on rêvassait en écoutant siffler les canaris dans la cage accrochée sous l'auvent de la baraque. Aux yeux de la population, Karl aurait dû être un occupant comme les autres, un « sale Boche »! Mais, par ses origines et sa psychologie, il ne se sentait pas « Boche » pour un sou. Il était là contre son gré et recherchait le contact, peut-être pour faire oublier l'uniforme. Les filles du pays ne le fuyaient pas, et les fermiers alentour appréciaient sa conversation et ses visites. Au point même de lui céder des plants de tomates qui allaient bientôt prospérer au pied de la baraque. Juste surveiller le ciel et

canarder les avions. Hors mis quelques exercices de tir à la cible, les armes individuelles restaient au râtelier. Du moins jusqu'à l'été 44...

Rommel était venu faire sa tournée d'inspection. Depuis, les civils étaient contraints de faire des trous dans leurs champs pour planter des asperges de sapin en son honneur. Plus question d'aller se promener à la plage ou de poser pour la photo sur ces drôles de miradors que les Brevinois appelaient « pêcheries ». On dut se rabattre sur les jeux d'eau à la carrière de la Musse en bordure du village. « Moi, l'as de la Kriegsmarine, je n'ai jamais su nager; mais sous la plate-forme d'où plongeaient les Tarzans, il y avait une chaîne où je m'accrochais pour barboter pendant que les grands blonds faisaient des cabrioles. Après la baignade, on s'offrait une séance de sauna dans une baraque au bord de l'étang, avec des bûches dans le foyer et des brocs d'eau chaude vaporisée sur les galets brûlants »... Quelques heures de détente ruisselante qui permettaient de relâcher la tension et de ne pas trop penser à comment tout ça allait finir! Parce que, forcément, ça finirait mal. Malgré leur invincible armée et leurs armes secrètes... « Toute l'Europe, le monde entier était contre nous ». Les nouvelles du pays n'étaient pas bonnes ; les bombardements, les villes écrabouillées, les familles détruites. Ça finissait par se savoir!... « Moi encore, je tenais le coup, je n'étais pas le plus malheureux, mais certains tombaient dans la déprime... Un gars s'est foutu à l'eau dans la carrière ; on l'a retrouvé le lendemain. J'ai été désigné avec cinq copains pour tirer les trois salves d'honneur »!

Et survint ce que chacun attendait, la fameuse invasion! En deux mois, le climat devint très lourd. Les Américains étaient à moins de trente kilomètres, poussant devant eux des soldats étrillés par les combats de Normandie et de Bretagne. À Saint-Brevin, ça devenait encombré; il allait falloir partager l'espace et les réserves. Moins facile de faire ami-ami avec tout le monde. À quelques kilomètres, du côté de Chauvé, La Sicaudais, le Clion, on signalait des bandes de guérilla, des « terroristes » mal armés mais prêt à tout pour se payer un Boche. Il fallut relever le seuil de vigilance et reprendre des dispositions de combat. La discipline se resserra

Un jour, des copains français lui proposèrent de l'aide pour déserter. Déserter ? Pourquoi faire ? Et aller où ? Son pays n'existait plus. Karl était un « malgré lui », pas un politique, encore moins un militant prêt à rejoindre un quelconque maquis. Nourri à sa faim, loin de la ligne de front, relativement libre de ses mouvements. Il préféra rester avec ses compagnons et assumer jusqu'au bout les risques de la guerre. Tant qu'on ne lui tirait pas dans le dos ! D'autres furent moins patients, récupérant des vêtements civils, sautant les lignes. Les plus chanceux réussirent, d'autres se firent reprendre et finirent devant le peloton ou se pendirent.

... Le 10 mai 1945, ordre d'abandonner les postes de combat. Pendant trois jours, les hommes de la 809<sup>e</sup>. FB se gardèrent eux-mêmes dans leur dépôt de munitions du Plessis, avec leurs affaires personnelles, l'arme individuelle et soixante cartouches. Le 13 mai, les FFI étaient là. Il fallut rendre les armes et gagner le lazaret de Mindin. Premier tri. Puis on poussa la colonne hors des barbelés et on la vit s'étirer, bousculée par les serre-fils sur la route de Saint-Père-en-Retz. Les villageois sortaient des maisons et des granges et regardaient de loin passer les vaincus. La campagne sentait bon le printemps. Karl repensait à sa Bohême natale. La reverrait-t-il un jour ?

Les voilà au camp de regroupement du Marais Gautier, à l'entrée du bourg de Saint-Père-en-Retz, un grand terrain en pente vers le petit ruisseau du Boivre surmonté de peupliers. Karl et ses compagnons alignés, gamelle à la main, devant la roulante. Une fois les hommes parqués, on dressa des listes et on commença à trier les officiers, les fortes têtes, les « étrangers » - très vite, ces non-allemands allaient être libérés. On sollicita les victimes et les témoins d'exactions ainsi que les maires et les gendarmes pour repérer les auteurs de violences excessives. Il fallut parfois protéger certains soldats d'une correction administrée sur le champ par une victime!

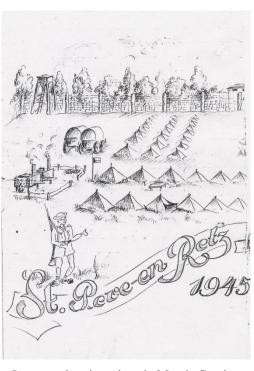
La fouille avait été sévère. Karl n'était pas content : on lui avait pris ses bottes, ses chaussettes neuves... Il accompagna un de ses gradés pour se plaindre au responsable FFI. « Pas touche aux affaires personnelles ! » concéda l'officier français. Karl en profita pour demander une faveur : « On est une centaine de Tchécoslovaques et on en a marre de se faire traiter de Boches. On voudrait se bricoler un insigne avec nos couleurs ; il nous faut du tissu ». Chaque jour, il revenait à la

charge... Jusqu'à ce qu'un garde l'accompagnât chez le tailleur Brouteau à Saint-Père-en-Retz. Sur le chemin du retour, il se sentait heureux comme un romanichel venant de conclure le marché du siècle avec le prince de Bohême : sous sa veste, un bon mètre carré de chacune des trois couleurs... Les mêmes que les Français qui n'avaient pas tout pendu à leurs balcons pour fêter la Libération. Eux, ils arrangeaient ça autrement : sur une petite planchette rectangulaire découpée au flanc d'un peuplier, on tendait les trois petits bouts de tissu cousus au fil blanc ; les deux trapèzes rectangles, en miroir, blanc et rouge ; et à gauche, le triangle bleu. Par-dessus, avec un fil d'aluminium récupéré dans un câble téléphonique tombé sur la haie, on formait l'initiale stylisée de leur malheureuse république : CSR. Arborant le précieux insigne au revers de la veste, ils se sentaient moins exposés aux caprices des gardiens ou aux agressions des autres prisonniers.

Le terrain était entouré de fils de fer et gardé par des miradors. On faisait monter les fortes têtes ou les chapardeurs sur une étroite plate-forme en haut d'un poteau ; le puni devait s'y maintenir pendant des heures au risque de la chute sur des barbelés! On les nourrissait de soupe claire et ils dormaient sous la tente. Les paysans du coin prêtaient quelques faux pour couper du foin servant de litière.



Karl Drashdil au milieu



Le camp de prisonniers du Marais Gautier

Quinze jours plus tard, ils traversaient le bourg de Saint-Père-en-Retz. Direction la gare où on les entassait dans le train pour Nantes. Couchés à même la paille dans les bâtiments désaffectés d'une chocolaterie. Vingt et une nationalités, dont huit cent quatre-vingt tchécoslovaques, mais aussi des Autrichiens, des Polonais, des Russes blancs, des Égyptiens et même deux Américains sous uniforme allemand. Deux officiers tchèques vinrent faire le tri ; trois seulement réussirent l'examen de passage et furent autorisés à regagner la nouvelle Tchécoslovaquie. Les autres, considérés comme Allemands, resteraient prisonniers. « Tu étais dans l'armée allemande, donc tu es Allemand ». Pour Karl c'était le désespoir, il venait de perdre définitivement sa nationalité tchécoslovaque.

La bouffe était infecte : soupe de betterave à vaches et un pain pour trois. Ils se confectionnèrent une balance rudimentaire avec une ficelle et une baguette pour partager équitablement le pain en trois. Plutôt que de répondre à la question des inspecteurs de la Croix-Rouge : « C'est bon ce que vous mangez ? » Karl ne put s'empêcher de leur fourrer la marmite sous le nez. C'est pourtant grâce à la Croix-Rouge qu'ils ne crevaient pas totalement de faim. Mais les vaches maigres n'étaient pas finies. Parmi les gardiens FFI, un gars de Saint-Brevin avec qui Karl avait bu deux ou trois chopines au café des Sports lui proposa son aide : « Donne-moi une liste pour

toi et tes copains ; demain je vais à Saint-Brevin, je verrai ce que je peux faire ». Dès le lendemain, Karl « vit ce qu'il pouvait faire » ! ... Convoqué chez le commandant du camp, accusé de trafic et de tentative de corruption de gardien : vingt-et-un jours de mitard, à six dans une cellule où on ne tenait pas couchés, une heure de sortie par jour, à tourner en rond.

Transfert dans les hangars d'aviation de Gron, dans l'immense camp de Montoir. Plus de carreaux aux fenêtres, tôles arrachées. Couchés à même le béton avec une couverture. Courants d'air, pluie et famine. Un jour, n'en pouvant plus, il pointa son nez à la porte donnant sur le terrain d'aviation... Là-bas, de vieilles tôles et de l'herbe sèche :

- Que veux-tu?
- Je veux récupérer une tôle et de l'herbe pour me faire un matelas.

La sentinelle abaissa son fusil, mais avec la tôle, c'était pire. Maintenant il fallait partager le pain à quatre ; on se battait entre prisonniers pour quelques grammes. Quelques jours avant la reddition, il s'était pesé dans une pharmacie de Saint-Brevin : soixante-seize kilos ; à la mi-août, des infirmiers de la Croix-Rouge le pesèrent dans les hangars de Montoir : cinquante-six kilos ! Il faudrait pourtant attendre Noël 45 pour en terminer avec le régime barbelé...

Avec trente-cinq compagnons, Karl s'était porté volontaire pour aller retaper les chemins communaux d'Herbignac. Extraction de pierre dans les carrières de la région, à grands coups de masse sur les barres à mines, bâtons de dynamite au fond des trous ; charger les camions, remblayer : pelle, brouette, compacteur. Toujours prisonniers mais gardés par des civils : trois braves types, anciens prisonniers en Allemagne. On couchait sur des paillasses dans l'annexe d'un couvent. Nourris à sa faim, lait à volonté. Le samedi, Karl poussait sa petite charrette à bras dans les rues d'Herbignac où il était affecté au balayage. On l'observait à travers les rideaux ; quand il croisait un autochtone, il avait droit parfois au signe de tête... Ou au crachat par terre. Des femmes se poussaient du coude ou lui faisaient des œillades. Après la corvée, il faisait des extras chez les particuliers : tailler une haie, nettoyer un jardin... Comme dans ce château où on le nourrissait d'abondance et où il mangeait avec les maîtres.

En août 1946, Karl Drashdil en avait fini avec la réfection des chemins, des talus et des murs d'Herbignac. Retour à Saint-Nazaire où on le poussa avec ses compagnons dans un train à bestiaux. Direction l'Ariège, comme « travailleur libre ». Plus de gardien. Affecté chez un patron, en liberté surveillée ; il suffisait de pointer à la gendarmerie. Embauché avec une dizaine de compagnons dans une scierie de Verney qui les embarqua en camions pour les Pyrénées où ils allaient bûcheronner jusqu'à l'hiver 1946. Travail rude et dangereux, mais Karl retrouvait le parfum de ses forêts de Bohême. Aux premières neiges, le patron rassembla ses hommes : « Je ne peux plus vous garder, faut trouver un autre boulot... Toi, Karl, t'es du métier, je vais te trouver une place chez un menuisier de Toulouse ». Aussitôt fait.

14 juin 1947... « Certificat de libération de M. Karl Draschdil ». Trois jours de perm pour fêter ça. À la sortie du café, il tomba sur le pandore qui tamponnait son livret chaque semaine... « Bonjour Monsieur ! lui lança le gendarme, maintenant vous pouvez faire ce que vous voulez, vous êtes libre, Monsieur Drashdill ! » Rapide, précis, adroit... Son patron décida de l'embaucher. Puis ce serait la construction de pavillons dans les Pyrénées avec l'entreprise des frères Pastarello... Tout allait pour le mieux mais il e posait des questions. Le retour en Tchécoslovaquie était désormais impossible ; le nouveau régime avaient chassé les ressortissants allemands, valise à la main, avec interdiction définitive de retour... Sinon « fusillé ! » En 1946, une carte de la Croix-Rouge... Parents, frères et sœurs réfugiés à Kirkheim, du côté de Stuttgart. Il ne souhaitait pas les rejoindre. Et puis, il y avait Léone !

Ça remontait au printemps 1945, son histoire avec Léone, quand il était prisonnier à Herbignac... Il allait voir le père Morice, le menuisier et lui donnait un petit coup de main de temps en temps. Les pieds dans la sciure, des copeaux dans les cheveux, comme pendant sa jeunesse. Brave gens, les Morice. Et bien jolie la blonde Léone, leur fille adoptive. Madame Morice y avait pensé tout de suite : quand son mari atteindrait la retraite, elle verrait bien Karl et Léone prendre la succession... Mais ce n'était qu'un rêve, Karl était un prisonnier « boche ».

Deux ans avaient passé et ces deux-là avaient continué de s'écrire. Léone rejoignit Karl à Toulouse et ils se marièrent. Puis ce fut le retour dans la presqu'île, l'embauche chez Couteron, à la Baule... Tenonneuse, toupie, scie circulaire, machines dangereuses et bruyantes qui lui laisseraient ses doigts mais le rendraient à moitié sourd. Entreprise florissante fabriquant portes, fenêtre, charpentes pour la reconstruction de Saint-Nazaire... « Eh oui ! J'ai reconstruit Saint-Nazaire! ».

En 1952, Karl et Léone prenaient la route de Stuttgart pour présenter le petit-fils Johan au grand-père Johan. « Comment ? Tu ne sais plus parler allemand ? » s'étonna le père... Au travail Karl se faisait appeler Charles. Pas question de se faire naturaliser Français ; un ancien compagnon prisonnier s'était laissé tenter et pourtant on l'appelait toujours « le Boche » ! Alors, à quoi bon ! Il continuait de se déclarer Tchécoslovaque. Un jour, le magasinier de l'entreprise tomba malade.

- Veux-tu la place ? demanda M. Couteron.
- Je ne suis pas Français! Que vont dire les autres?
- C'est moi le patron!

Charles finira magasinier-chef. Vie ordinaire d'ouvrier et retraite paisible en bordure du marais de Guérande où il devint secrétaire régional de la société des anciens prisonniers allemands installés en France, du moins tant qu'il y aurait encore...

#### Histoire du soldat Konrad Ruth

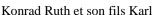
#### Ou le destin français d'un soldat allemand et de son fils

J'ai croisé ici le témoignage de Karl, le fils, avec celui qu'il avait recueilli de son père, Konrad. Ce récit vient illustrer le sort de ces « enfants de Boches » dont le nombre est évalué entre 100 000 et 200 000 selon les sources.

Konrad Ruth, né en 1915 dans le Westerwald, est mort en 1995. Soldat de la *Kriegsmarine*, sa guerre s'acheva à Préfailles où il fut fait prisonnier avec 30 000 autres soldats allemands. J'ai rencontré son fils Karl à Saint-Nazaire le 7 novembre 2019. On verra les conséquences de la guerre et de la captivité du père sur le sort de sa famille et en particulier sur celui de son fils Karl, âgé aujourd'hui de 80 ans. Élevé dans la tradition catholique Konrad avait épousé pourtant une femme d'origine huguenote qui lui avait donné deux enfants : Karl, né en 1939 et Ulricke (Uli) née en 1940... Avant qu'il ne parte à la guerre...

La singularité de la relation du fils avec son père, c'est que Karl ne fit connaissance avec son père qu'à l'âge de 10 ans, lorsque le soldat redevenu « travailleur libre » décida de refaire sa vie en France et, en 1949, retourna chercher en Allemagne cet enfant qui ne le connaissait pas. Ce père inconnu avait été happé dans le tourbillon de la guerre et de la captivité, mais au moins était-il vivant, contrairement à trois de ses 5 oncles engagés sur le front de l'Est. Il avait été protégé d'une affectation sur le front russe par son statut de soutien de famille car il était l'aîné d'une famille dont le père était devenu aveugle.







Konrad Ruth

Konrad servit d'abord comme sous-officier de la *Kriegsmarine* dans les batteries du cap Gris-Nez, de l'été 1940 à mars 1942. Puis, alors qu'il venait d'achever une formation spéciale, on l'envoya à Saint-Nazaire le 28 mars 1942, le jour même de l'opération Chariot. Il fut aussitôt dirigé vers Saint-Brevin puis Préfailles pour être affecté à la 5./MAA 280 dont la mission était de servir les deux canons de 240 sur rail de la Mi 302 à la Pointe Saint-Gildas. « Mais à Préfailles, on n'a jamais eu de problèmes. On n'a tiré qu'une seule fois ». L'une de ses missions était de se rendre chaque semaine à Saint-Brevin pour chercher un nouveau code radio. « On n'avait pas le droit de l'écrire, il fallait le garder en mémoire et le transmettre verbalement. Konrad, qui parlait français, avait aussi

un rôle de « modérateur » que l'on sollicitait quand les Allemands avaient à négocier avec les civils ! « J'aidais les civils de Préfailles à négocier avec les Allemands. J'étais l'homme de confiance. »

Puis, se forma la Poche de Saint-Nazaire, et à Préfailles comme ailleurs, l'ordinaire n'était pas gras : « L'armée allemande espérait tenir longtemps. Il y avait pour deux ans de ravitaillement à la base sous-marine, mais pas le droit d'y toucher. On mangeait des choux à vaches, feuilles et tiges. J'étais menuisier ébéniste. Quand on avait quelques travaux à faire pour améliorer un peu notre confort, je travaillais chez M. Civel, menuisier à Préfailles. Son atelier se trouvait près de l'église, près du café du Centre. Son fils qui était de mon âge était prisonnier en Allemagne ; aussi, il ne nous appréciait pas tellement ! J'étais le seul qui travaillait chez lui. Il me parlait franchement et me disait : " Toi, ça va, mais les autres, les salauds d'Hitler, les nazis" ! Il savait à qui il avait à faire... Un jour, je bricolais et la Feldgendarmerie arrive pour perquisitionner chez lui. Il avait été dénoncé par quelqu'un. Alors, j'ai dit aux gars : "Non, non, vous pouvez avoir confiance. Ça fait des mois que je travaille ici. Je le connais. Il n'y a vraiment rien". Ils m'ont cru, ils l'ont laissé tranquille et sont partis. Heureusement pour lui, parce que derrière l'atelier, dans son garage, il y avait sa voiture. Il en avait enlevé les roues, mais sous les sièges, il avait caché des armes. Si les Allemands les avaient trouvées, il aurait été arrêté. Il n'a jamais oublié cela. »





Konrad Ruth et ses camarades de la *5./MAA 280* dont la mission était de servir les deux canons de 240 sur rail de la *Mi 302* à la Pointe Saint-Gildas

Arriva le jour de la reddition allemande... « Nous avons reçu l'ordre de déposer nos armes et de nous constituer prisonniers. Le 11 mai, nous nous sommes rassemblés en colonnes sur la place. Nous étions 240. On devait partir dans un camp à Pornic. Tout à coup, le capitaine m'appelle : "Ruth, viens ici! Il y a contrordre! Nous devions tout laisser en l'état, ne rien enlever, ne rien démolir. Maintenant, les Américains exigent qu'on vide le blockhaus là-haut, dans le PC. Il faut retirer tout ce qui peut exploser. Tu prends les hommes dont tu as besoin". Je désigne 10 hommes. Il faisait chaud, j'enlève ma veste que je pose sur mes bagages. Je prends un vélo et monte au blockhaus. Mes hommes me rejoignent. Nous enlevons tout ce que nous pouvons, sauf un moteur Diesel scellé, que nous ne pouvons déplacer. La mission terminée, nous revenons sur le lieu de rassemblement. Je prends ma veste et je constate que toutes mes poches sont vides. Je n'ai plus rien, plus d'argent, plus de cigarettes, plus de papiers. J'avais un gros portefeuille plein de souvenirs, de photos. Je suis parti en captivité sans carte d'identité, sans mes papiers militaires ». Ce qu'ignorait alors Konrad, c'est que, hormis ses papiers militaires, tous ses biens personnels lui auraient été de toute façon retirés à l'entrée de son camp de regroupement... « Ensuite, j'ai eu beaucoup de chance,

j'expliquais mon cas et on me croyait. Ils vérifiaient que je figurais bien sur la liste des prisonniers et partout, j'ai réussi à passer comme cela. »

Et voici un témoignage unique dans l'histoire de cette période où l'on découvre que des élus de la Côte de Jade vont participer au transfert d'une colonne de prisonniers entre la pointe Saint-Gildas et Pornic. En encadrant ces prisonniers, ils étaient les garants de la sécurité de tous, celle des prisonniers et celles de civils plus ou moins incontrôlés tentés de s'en prendre à la colonne.

«Mais il faut d'abord que je dise comment nous avons quitté Préfailles pour aller à Pornic. La colonne formée, nous avons quitté le camp. À l'entrée du bourg de Préfailles, qui voyons-nous ? Le maire, ceint de son écharpe tricolore et son conseil municipal qui nous attendaient. Le maire et les officiers ont pris la tête de la colonne et les conseillers municipaux se sont placés de chaque côté de cette colonne. Tous nous ont accompagnés jusqu'à La Plaine. Là, ils ont été remplacés par le conseil municipal de La Plaine et nous avons continué notre route en passant par Sainte-Marie. En cours de route, quelques militaires français arrivés à bicyclette nous ont accompagnés jusqu'à Pornic où nous sommes restés trois semaines dans un camp en dehors de la ville. » [Sans doute le camp de regroupement provisoire du Boismain/la Chalopinière]

« Dès le premier jour, un pistolet a été trouvé sous une tente où campaient trois hommes. Deux étaient présents et ont juré qu'ils ne savaient rien. Quand le troisième est revenu de commando de travail, ils lui ont dit : "On a trouvé un pistolet dans le camp, c'est à toi ? " Il a répondu oui… "Eh bien, viens avec nous !" Le lendemain, on a entendu des tirs puis on a vu revenir le commandant avec les deux hommes qu'on avait obligés à assister à l'exécution de leur copain. C'était un gamin de 22, 23 ans, un fils unique. Le commandant a dit : "La loi est la loi. Je n'ai pas pu faire autrement. Je peux vous assurer une chose, votre camarade est mort en soldat"! On voulait savoir ce que cela voulait dire! Il paraît qu'il n'a pas voulu être attaché au poteau, qu'il a refusé le bandeau sur les yeux, qu'il est resté debout et qu'il a salué. »

« Nous sommes restés quatre semaines à Pornic. C'était calme. Nous étions employés au déminage des champs entre Pornic et La Bernerie et nous devions aussi ramasser les rouleaux de fil de fer barbelés. Notre commando comprenait 25 soldats allemands, gardés par quatre soldats français et un sous-officier alsacien. Tout à coup, un grand Boum! Une mine venait de sauter mais il n'y a pas eu de blessés. Nous chargions les rouleaux de fil de fer sur le plateau d'une voiture conduite par deux chevaux. Sur le siège surélevé se tenait un conducteur allemand et, près de lui, un soldat français armé d'un fusil. Nous rentrions à Pornic; moi, je marchais devant avec le sousofficier français. Tout à coup, nous avons entendu un coup de fusil : le Français guidant la voiture assis sur son siège avait laissé tomber son fusil et en touchant terre, le coup était parti ; la balle l'avait blessé à la jambe et elle était allée se loger dans la poitrine du conducteur allemand qui était tombé de l'autre côté de la charrette. Nous avons mené les deux blessés à l'hôpital. Plus tard, lorsque nous sommes repassés devant l'hôpital, le sous-officier est allé prendre des nouvelles des deux blessés et pendant ce temps nous attendions dehors. La population tournait autour de nous. J'ai entendu quelqu'un dire : "Lequel on bousille en premier ?" Ĵe n'étais pas très fier. Puis tout s'est calmé quand le sous-officier est sorti de l'hôpital et nous a dit : "Le soldat français n'est pas grièvement blessé, on lui a fait un pansement, mais le soldat allemand a dû être opéré, la balle a été extraite". Nous avons appris le lendemain qu'il était décédé dans la nuit. Après ces événements nous sommes restés dans le camp peut être 8 à 10 jours ».

Ensuite, on a été envoyé de Pornic à Mindin, dans un couvent ou quelque chose d'approchant. C'était un jour de mauvais temps, il pleuvait et devant ces grands bâtiments (je crois qu'il y avait une laverie à l'intérieur) s'étendait un pré en contrebas, couvert d'eau. On nous a dit : "Vous allez vous installer dans ce pré"; Mais les officiers qui se trouvaient encore avec nous ont répondu : "Pas question. Si vous faites cela nous exigeons de prendre contact avec la Croix-Rouge"! On nous a laissé nous abriter dans la laverie. Un jour, les gardes français qui étaient logés un peu plus loin ont demandé un menuisier pour faire une bricole. J'ai dit : "C'est moi le

menuisier. Est-ce que je peux emmener un camarade ou deux avec moi ? " J'en ai emmené trois, pas menuisiers du tout, jusqu'à la petite ferme abandonnée où les gardes étaient logés. On devait faire un râtelier pour mettre leurs fusils. Quand ils sont venus voir notre travail, ils ont dit : "Ce n'est pas la peine de vous ramener au camp pour manger, on va vous apporter un casse-croûte ici". C'était la première fois depuis des années qu'on mangeait du pain blanc, mais blanc! C'était bon, mais on était obligés de se cacher dans un coin, car ils ne voulaient pas que les officiers l'apprennent. C'était interdit! Le soir, quand on est rentrés au camp, on avait les poches pleines pour donner à manger aux copains : c'était beau! »

« Au bout de quelques jours, nous avons été envoyés dans un autre camp à Saint-Père-en-Retz, et là, c'était plus mauvais. Il y avait quatre poteaux avec une échelle et dessus, simplement un plateau. Si quelqu'un faisait une bêtise il devait monter dessus, debout, et en dessous, au moins sur 1,50 m de large, il y avait des barbelés. Ensuite nous avons été embarqués dans un train. On était 1000. On ne savait pas où on nous emmenait. Un officier français a demandé aux gardes ce qu'il y avait comme ravitaillement pour nous. J'ai entendu: "Ce n'est pas assez, doublez-moi ça"! » Ils ont été obligés de le faire. Nous étions dans des wagons ouverts. En cours de route, on distribuait un peu d'eau mais nous avions soif quand même. Sur les ponts, se tenaient des civils qui regardaient passer le train. Certains lançaient des gros cailloux sur les wagons. Mais nos gardiens, un dans chaque wagon, les menaçaient de leurs fusils, et j'ai vu les gens reposer les cailloux. Alors ça, chapeau!... Pourtant, dans mon wagon, un prisonnier a été blessé par une balle perdue et ils l'ont déchargé à Limoges. On est arrivé à Tulle à cinq heures du matin. On était 999. On descend du train et des Français passent : "Chut! Pas de bruit! Restez calme"! On a compris plus tard : il y avait eu des crimes à Tulles. C'était terrible, 99 pendus! On avait retardé le train express pour nous faire arriver au petit matin, avant que les gens soient levés. On a formé une colonne et on est arrivé sans encombre, en courant de la gare jusqu'au camp de la Trémouille, sur une hauteur, à côté de Tulle. On a appris le lendemain que les convois précédents, arrivés de jour, avaient tous eu des pertes sur le trajet entre la gare et le camp.

On était 10 000 mais on a dû lever les bras un par un pour être contrôlés par un médecin. Les SS avaient un tatouage sous le bras! Le médecin nous a dit ensuite : "Surtout, ne buvez pas l'eau des puits du camp, elle est empoisonnée". On nous amenait de l'eau de la ville en citernes. Chaque fois que les citernes allaient en ville, elles remontaient avec des blessés parce que les gens frappaient les hommes qui les accompagnaient.

Je suis resté là quatre jours, puis je suis allé au bureau pour demander s'il était possible de travailler au-dehors, dans la campagne. Les gars du bureau ont eu l'air étonnés : "C'est la première fois que cela nous arrive! Donnez votre nom et votre baraque. S'il y a quelque chose, on vous appellera". Dès le lendemain, on m'a appelé. On avait besoin d'un commando de six hommes pour travailler à la campagne. "Choisissez vous-même parmi vos camarades"! Quand j'ai dit "Qui veut venir avec moi? ils ont répondu : "Emmène moi emmène-moi"! J'aurais pu en emmener 30 ou 40. J'ai choisi les copains que je connaissais bien et on est parti par le train à Saint-Angèle où je suis resté deux ans dans une ferme, pour être libéré au mois d'août 1947. »

Lorsque prit fin sa période de captivité en Corrèze, Konrad accéda au statut de travailleur libre mais il décida alors de refaire sa vie en France. Il retourna pourtant en Allemagne pour reprendre son fils Karl, alors âgé de 10 ans. Père et fils ne s'étaient jamais rencontrés, et Konrad « enleva » son fils à sa famille maternelle grâce à un subterfuge et à la complicité de ses propres parents. Après un séjour dans un camp de réfugiés à la frontière allemande, il fut autorisé à revenir en France avec son fils, et le 1<sup>er</sup> mai 1949, il se retrouva à Saint-Angel, petit bourg de Corrèze où il avait passé sa captivité.

Pendant que Karl était accueilli au village de la Coussière dans la famille de Joseph Gratadour chez qui Konrad avait travaillé comme prisonnier, celui-ci était embauché chez un ébéniste de Saint-Angel puis chez un autre ébéniste de Saint Exupéry. Karl, scolarisé à Saint-Angel apprit très vite le Français et trouva dans le couple Gratadour une famille d'accueil bienveillante qui l'aida à s'adapter à sa nouvelle vie, loin des fracas de la guerre et loin de sa famille maternelle.

C'est par une annonce du Chasseur français que Konrad allait rencontrer et épouser Albertine qui avait perdu dans un accident de camion son fiancé, soldat français. Elle était mère d'une petite fille de 2 ans appelée Janie, que Konrad adopta et qui, jusqu'à 40 ans, restera convaincue d'être la fille de Konrad. Karl, privé de sa mère naturelle, ne trouva pas en Albertine la mère de substitution qu'il recherchait mais il trouva en Janie, une petite sœur française qui pour autant ne lui fera pas oublier Uli, sa petite sœur allemande. Il allait devenir ensuite le demi-frère de Dominique, Catherine et Véronique.

Les relations de Karl avec son père allaient se détériorer à l'adolescence au point qu'il sera « émancipé » à l'âge de 15 ans. Devenu ouvrier tourneur après un apprentissage aux chantiers de l'Atlantique, il fut naturalisé à l'âge de 18 ans, en même temps que son père. Une assistante sociale des Chantiers, informée de sa situation familiale compliquée, lui proposa de faire une recherche de sa mère et de sa sœur Uli, née en 1944, dont il n'avait aucune nouvelle. Le contact fut établi et Karl retrouva enfin sa mère et sa sœur Uli à Cologne, à l'âge de 19 ans. Il fut ensuite mobilisé pour 28 mois de service militaire où il devint sergent avant de passer 18 mois en Algérie, dans le secteur de Colomb Béchar, en 1960/61. À son retour, il épousa Josette, rencontrée dans le milieu des auberges de jeunesse et le couple retourna travailler en Algérie de 1963 à 1965.

Le soldat allemand Konrad Ruth naturalisé français, aida jusqu'à sa mort le *Volksbund* dans ses mission de sauvegarde et d'entretien des sépultures de soldats allemands tout en initiant des jumelages entre villes françaises et allemandes : Hambourg/ La Baule ; Embach/Pornichet ; Einweiler/Orvault.

Pour compléter ces témoignages, on peut consulter les sites suivants :

- <a href="https://www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr/siv/cms/content/helpGuide.action?uuid=b9319616-b743-4418-abb3-d32f880f15b3&version=3&preview=false&typeSearch=&searchString="https://www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr/siv/cms/content/helpGuide.action?uuid=b9319616-b743-4418-abb3-d32f880f15b3&version=3&preview=false&typeSearch=&searchString="https://www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr/siv/cms/content/helpGuide.action?uuid=b9319616-b743-4418-abb3-d32f880f15b3&version=3&preview=false&typeSearch=&searchString="https://www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr/siv/cms/content/helpGuide.action?uuid=b9319616-b743-4418-abb3-d32f880f15b3&version=3&preview=false&typeSearch=&searchString="https://www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr/siv/cms/content/helpGuide.action?uuid=b9319616-b743-4418-abb3-d32f880f15b3&version=3&preview=false&typeSearch=&searchString="https://www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr/siv/cms/content/helpGuide.action?uuid=b9319616-b743-4418-abb3-d32f880f15b3&version=3&preview=false&typeSearch=&searchString="https://www.siv.archives-nationales.gouv.fr/siv/cms/content/helpGuide.action?uuid=b9319616-b743-4418-abb3-d32f880f15b3&version=3&preview=false&typeSearch=&searchString="https://www.siv.archives-nationales.gouv.fr/siv/cms/content/helpGuide.action?uuid=b9319616-b743-4418-abb3-d32f880f15b3&versionales.gouv.fr/siv/cms/content/helpGuide.action?uuid=b9319616-b743-4418-abb3-d32f880f15b3&versionales.gouv.fr/siv/cms/content/helpGuide.action?uuid=b9319616-b743-4418-abb3-d32f880f15b3&versionales.gouv.fr/siv/cms/content/helpGuide.action?uuid=b9319616-b743-4418-abb3-d32f880f15b3&versionales.gouv.fr/siv/cms/content/helpGuide.action?uuid=b9319616-b743-4418-abb3-d32f880f15b3&versionales.gouv.fr/siv/cms/content/helpGuide.actionales.gouv.fr/siv/cms/content/helpGuide.actionales.gouv.fr/siv/cms/content/helpGuide.actionales.gouv.fr/siv/cms/content/helpGuide.actionales.gouv.fr/siv/cms/content/helpGuide.actionales.gouv.fr/siv/cms/content/helpGuide.gouv.fr/siv/cms/content/helpGuide.
- https://prisonniers-de-guerre.fr/les-prisonniers-allemands-en-france/
- <a href="http://m2patrimoine.univ-lemans.fr/fr/informations-sur-le-patrimoine/le-camp-de-mulsanne.html">http://m2patrimoine.univ-lemans.fr/fr/informations-sur-le-patrimoine/le-camp-de-mulsanne.html</a>
- <a href="https://fr.wikipedia.org/wiki/Prisonniers de guerre allemands de la Seconde Guerre mondiale en France">https://fr.wikipedia.org/wiki/Prisonniers de guerre allemands de la Seconde Guerre mondiale en France</a>
- https://www.fafapourleurope.fr/memoire/prisonniers-de-guerre-allemands-en-france/
- <a href="https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2009-1-page-93.htm">https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2009-1-page-93.htm</a>

En Europe, la Wehrmacht fut engagée sur deux fronts. Après ces expériences de soldats engagés sur le front Ouest, voici en contrepoint deux autres récits de guerre et de captivité de deux autres soldats engagés sur le front de l'Est. Le premier, Michaël Feiner, d'abord engagé en Pays de Retz en 1943 pour les travaux de défense de la Côte de Jade dans les rangs du Reichsarbeitsdienst ou RAD, fut ensuite envoyé sur le front de l'Est où il sera fait prisonnier par les Russes, ne retrouvant son foyer qu'en décembre 1949 au bout de 9 ans de guerre et de captivité. Le second, Michaël Sch. ne se battit que sur le front russe avant d'être fait prisonnier par les Américains, envoyé dans un camp en Normandie, puis livré aux Russes, transféré dans des camps en Ukraine d'où il sera libéré en octobre 1949 [NDLR - La rédaction de ce témoignage n'est pas encore finalisée. Je remercie Ingeborg Lestarquit pour le premier et Maël Gautier, pour le second, d'avoir traduit pour moi les témoignages de ces deux soldats].

# La guerre et la captivité de Michaël FEINER

Le 11 mars 2014, je recevais un mail de Reinhard Zinc, enseignant en retraite de la région de Munich...

« Je souhaite accompagner un ancien combattant de 88 ans à Saint-Nazaire et Saint-Michel-Chef-Chef, car il veut revoir la zone où il a travaillé il y a 70 ans pour l'Organisation Todt. Il se souvient très bien du moment par exemple où ils sont arrivés à la gare de Saint-Père-en-Retz, puis sont allés en vélo jusqu'à la côte à Saint-Michel-Chef-Chef, où ils vivaient dans des baraques.

Ce vieux paysan houblonnier de 88 ans qui s'appelle Michaël Feiner se souvient de nombreux détails, et quand l'écoutez, c'est comme si vous regardiez un film. Il a travaillé plusieurs mois à aménager des routes et autres travaux sur la côte. Il a pris et conservé quelques photos noir et blanc de l'époque. Il sait que les baraques n'existent plus mais il veut revoir l'endroit de nouveau et espère retrouver quelqu'un qui pourrait le guider. »

Suite à ma réponse positive et ma promesse de l'accueillir en compagnie de vétérans français de la guerre, nous voilà le 2 avril 2014 sur la place de l'église de Saint-Père-en-Retz où Michaël Feiner et son ami Reinhard Zinc échangent les premiers mots avec Maurice, Joseph, Robert... Par l'entremise d'Ingeborg, notre interprète. Une rencontre entre « vétérans » qui auraient pu se croiser 70 ans plus tôt sur les routes ou les chantiers de la côte! Maurice Landry, Joseph Bichon et Robert Merlet avaient en effet participé eux aussi aux travaux de défense encadrés par Todt. Réfractaire au STO, Maurice s'était ensuite engagé dans les FFI au moment de la fermeture de la Poche de Saint-Nazaire (début septembre 1944) et d'emblée, il révéla à Michaël que les Allemands le considéraient alors comme un « terroriste ». Avant que les deux hommes ne se prennent dans les bras!

Direction la gare désaffectée de Saint-Père-en-Retz... Au bord des quais abandonnés et des rails rouillés nous attend Marianne, la jeune fille des années 40 qui dans la ferme voisine avait vu défiler les soldats allemands venant se ravitailler en lait... C'est par cette gare qu'étaient livrée sur la Côte de Jade une bonne partie des fournitures en armes, ciment, ferrailles, mines et munitions, grilles de défense en provenance de la Ligne Maginot, et même les gros canons de 240 qui allaient être installés à la Pointe Saint-Gildas pour interdire l'entrée de l'estuaire. Maurice Landry nous explique que le silo à grains existait déjà lorsqu'en mars 1943, Michaël Feiner avait débarqué dans la petite gare de campagne avec ses jeunes compagnons du *ReichArbeitDienst*.

Ce Service du Travail du Reich créé par Hitler en 1933 avait reçu sa base juridique en 1935 : « Le *Reichsarbeitsdienst* est un service d'honneur pour le peuple allemand. Tous les jeunes allemands des deux sexes sont obligés de servir leur peuple dans le *Reichsarbeitsdienst*. Il a pour but d'éduquer la jeunesse allemande dans l'esprit du national-socialisme pour qu'elle cherche la communauté du peuple, trouve la vraie idée de travail et surtout le respect dû au travail manuel. Le *Reichsarbeitsdienst* s'occupe de travaux d'utilité publique.» Tous les hommes entre 18 et 25 ans devaient donc effectuer leur service pour une durée de six mois. Ce service précédait le service militaire qui durait deux ans.

Dès son arrivée à Saint-Père-en-Retz en mars 1943, le groupe du RAD avait donc sauté sur des vélos pour gagner Saint-Michel-Chef où il allait cantonner dans des baraques édifiées près de l'ancien château de la Pierre Attelée, au-dessus de la plage de la Roussellerie. Jusqu'au mois de juin suivant où Michaël reprendrait le train pour l'Allemagne, il allait travailler sur de nombreux chantiers de la côte, entre Mindin et Tharon. On se rendait au travail en vélo, avec ses outils. Cinq jours par semaine ; le sixième jour, instruction militaire, le septième, repos mais consignés dans les baraquements. Un après-midi de quartier libre tous les quinze jours.

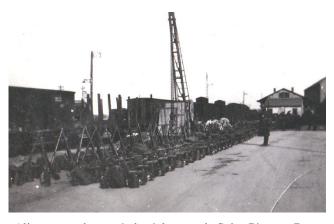
Il y avait dans le camp un « magasin » où on pouvait acheter des cartes postales et même des bas de femmes qu'on envoyait en Allemagne où il n'y en avait plus. Michaël reçut un jour de l'argent de son père dans un colis. Pour s'acheter une montre ! Mais comment s'acheter une montre avec une demi-journée de quartier libre par quinzaine, et dans quelle ville ? Il confia l'argent à un de ses compagnons, ouvrier très adroit à qui les officiers confiaient leur propre montre an cas de panne... Celui-ci négocia ses services auprès d'un de ses obligés contre l'achat d'une belle montre à gousset qu'il remit à Michaël. Alors que nous partageons le repas dans un petit restau du Vieux Tharon, il sort la montre de son gousset, luisante et intacte, 70 ans plus tard.

Dès le mois d'août 1943, date anniversaire de ses 17 ans, il rembarqua à la gare de Saint-Père-en-Retz pour l'Allemagne où il fut aussitôt enrôlé dans la Wehrmacht. Après une brève formation militaire on l'envoya en Ukraine. Le commandant de son groupe lui demanda dans quelle arme il souhaitait être affecté ? « L'artillerie » répondit-il... Mais la suite demanderait trop de temps à raconter à la fin du repas dans le petit restaurant... Michaël s'engage donc après son retour en Allemagne à nous envoyer le récit de la guerre et de la captivité du vieux soldat, et Ingeborg à le traduire en français.

70 ans après, nous avons donc retrouvé les lieux où avaient été prises ces photos en 1943...



Michaël Feiner au printemps 1943 à Saint-Michel-Chef-Chef



Alignement de sacs à dos à la gare de Saint-Père-en-Retz



Sur les rochers du Pointeau à Saint-Brevin-les-Pins



Dans une embarcation des HSB sur la plage de la Roussellerie à Saint-Michel-Chef-Chef



Repos au cours d'un chantier de terrassement dans le parc d'une villa du Pointeau à Saint-Brevin















Les officiers du RAD en visite sous les ordres du colonel Feldmeister Köppler

Le 11 avril, Reinhard m'envoyait un article paru le matin même dans le journal local. En voici la traduction faite par Ingeborg.

# « A la recherche de traces du passé en Bretagne, la réalisation du rêve d'un vétéran

Reinhard Zink, demeurant à Wolnzach, a l'habitude d'organiser des voyages pour l'université permanente, mais le dernier voyage en date l'a ému comme aucun autre auparavant. Avec le vétéran de guerre Michael Feiner, 88 ans, il s'est rendu en Bretagne à la recherche des traces du passé et a aidé à la réalisation d'un rêve de ce senior.

Celui-ci se souvient encore très bien des noms de ses supérieurs de même que de l'appellation militaire de son camp de travail ou encore du prix d'une livre de beurre – plus tard lorsqu'il a travaillé dans une mine comme prisonnier de guerre en Russie. Lorsque Michael Feiner parle de la guerre, les événements se déroulent devant ses yeux comme dans un film ; il a l'impression de sentir flotter la brise marine autour de son nez lorsqu'à 17 ans, il avait été envoyé par le train à Saint Nazaire, en Bretagne, pour y accomplir son service de travail pour le Reich. Alors, c'est comme s'il goûtait à nouveau la bonne omelette qu'une femme française, sous les yeux suspicieux de ses concitoyens, avait préparée à ce jeune soldat allemand qui avait l'air si affamé. « Espérons qu'aucun malheur ne lui soit arrivé après cela! » Aujourd'hui, il se rend compte que cette jeune femme, par son geste, a peut-être couru un risque. Finalement c'était la guerre. Allemands et Français étaient des ennemis.

Mais Reinhard Zink et Michael Feiner n'ont rien senti de tel lors de leur récent séjour. Les rencontres ont été très cordiales et chargées d'émotion. « Moi aussi, j'ai été très ému. » dit R. Zink... « J'avais pris les devants en contactant Michel Gautier, président de l'association des historiens. Celui-ci avait organisé une rencontre avec des vétérans de guerre français qui avaient fait les mêmes expériences que Michael Feiner — mais du côté opposé. L'accueil par ces hommes était très cordial et émouvant. » M. Feiner, notre vétéran, encore bien solide, ne dit que du bien de ces vétérans français : Maurice, 91 ans, Robert 85 ans et Joseph 87 ans. « Maurice m'a continuellement pris dans ses bras. » se souvient-il. Ennemis ? Que nenni ! « C'est du passé. Les Français ont toujours été très gentils avec nous » nous explique-t-il.

Les images ne l'avaient pas quitté, ces images d'autrefois lorsque lui et ses camarades devaient dégager les champs de tirs pour les canons, c'est-à-dire arracher les lilas, buissons et arbres pour qu'il n'y ait pas d'obstacles pour les tirs à partir des abris qui déjà existaient sur la côte. Il se sent léger maintenant et reconnaissant d'avoir pu revoir ces vieux abris, la gare où il était arrivé à l'époque, la côte, les rochers que l'on ne peut distinguer qu'à marée basse. Il s'est souvenu de tout. « Il est important pour moi de parler de ce que j'ai vécu, même si certains souvenirs font mal »... La guerre en Roumanie et dans l'Oural qui suivit son séjour en Bretagne, l'emprisonnement en Russie d'où il n'est rentré qu'en décembre 1949. Sa visite en Bretagne l'a aidé à faire le bilan de sa vie. Les images dans sa mémoire ont repris des couleurs – paisibles.

#### Karin Trouboukis »

Depuis ce voyage, d'après le récit recueilli de sa bouche le 15 avril 2014, Reinhard m'a envoyé ces notes sur la guerre de Michaël Feiner traduites aussi par Ingeborg Lestarquit.

# Michael FEINER - Sa vie pendant la guerre d'août 1943 à mai 1945 et sa captivité de mai 1945 à décembre 1949

- Camp du service du travail obligatoire à Rohrbach, Pfaffenhofen/Ilm
- Service du travail obligatoire en Bretagne du 7 mars au 30 juin 1943
- Son matricule: 2/302 Amiral von Hipper
- Responsable du détachement du Reicharbeitdienst (RAD) en Bretagne : colonel Feldmeister Köppler.
- 4 unités de 30 hommes y effectuaient leur service du travail obligatoire.

« À mon retour de Bretagne, je suis resté quelque temps à la propriété agricole de mes parents. Le jour de mon 18ème anniversaire, le 19 août 1943, j'ai été convoqué à la caserne d'Arras à Augsbourg, une caserne d'artillerie. Une instruction de base de deux semaines y était prévue (saluer, marcher, tirer une fois à balle réelle). Après ces deux semaines, départ pour une formation complémentaire à Zhytomyr, en Ukraine. En raison d'attaques répétées des partisans, nous avons connu de longs arrêts pendant le trajet. Déchargement définitif à Nikolaev en Ukraine.

Le 20 novembre 1943, le 27<sup>ème</sup> régiment d'artillerie est venu à la gare pour emmener 160 hommes par camions. Dès le lendemain matin, il fallait se mettre en rangs et le commandant du régiment, un colonel au nom inconnu nous salua en nous demandant dans quelle arme nous souhaitions être affectés : canonnier d'artillerie, radiotélégraphiste, radiotéléphoniste. J'optais pour canonnier d'artillerie.

Comme ce  $27^{\text{ème}}$  régiment d'artillerie se trouvait au repos derrière les lignes, nous avons été « dressés » par les camarades plus âgés (sous la conduite des *Feldwebel*). Cette instruction sans grande conviction pendant deux semaines, devait suffire car déjà on partait au front à Zhytomyr, où nous, les jeunes soldats, devions défendre une tête de pont. Après l'évacuation de la Crimée, cette tête de pont a été abandonnée. L'opération suivante eut lieu près de Nikolaev. Pendant l'hiver, nous avons battu en retraite à plusieurs reprises sous la très forte pression des troupes russes. À cette époque déjà, il fallait économiser les munitions.

Au printemps, nous étions stationnés près de la ville de Winniza (au sud de Kiev) où nous avons pris position. Au mois d'août 1944, une nouvelle attaque de grande envergure a encore été lancée et j'ai été décoré de la « médaille d'artilleur d'assaut » pour de bonnes prestations en tant que pointeur. Il a été impossible de tenir le front et nous avons à nouveau reculé. En automne 1944, nous avons traversé la Vistule pour nous retrouver en Pologne, occupée par l'Allemagne. Nous avons alors passé les mois d'hiver de novembre/décembre près de Kielce en position de repos.

Le 11 janvier 1945, le Russe commençait une grande offensive avec de fortes unités blindées à proximité de Chmielnik. On nous a envoyés directement au front pour le stabiliser, mais le Russe était surpuissant et avait déjà percé les lignes. Nous avons tenté d'ouvrir le feu tout azimuts, mais finalement nous aussi, le régiment d'artillerie tout entier, avons dû nous replier vers l'ouest. En raison de pannes de moteur à répétition, nous avons perdu des pièces d'artillerie, si bien que le troisième jour, nous avons reçu l'ordre de « sauve qui peut » du chef de batterie, le lieutenant Böhm. C'était le 14 janvier 1945.

L'unité s'est disloquée, et notre groupe de 4 hommes (constitué d'un Berlinois, un Hambourgeois, un Thuringeois et moi-même) s'est débrouillé pour obtenir un attelage de chevaux auprès de propriétaires terriens du Warthegau. Puis ce fut la retraite et la traversée de l'Oder près de Glogow, où se trouvait un QG de la  $17^{\text{ème}}$  division de chars. On nous reconstitua alors en une batterie de 120 soldats avec un ordre de marche à destination de Hasl près de Sorau. On nous avait équipés de trois nouvelles pièces d'artillerie tirées par des tracteurs. Ce fut alors le retour au front en Silésie/Niederlausitz où on combattit les Russes. Notre unité réussit même à s'emparer d'un char russe T-34. Après quelques changements de position, nous sommes arrivés à Görlitz mais nous avons assez rapidement abandonné cette position (fin février) et tout le régiment a été chargé dans des wagons de chemin de fer pour retourner en Tchécoslovaquie en passant par le Riesengebirge. Nous avons alors tenu une position sur un front stable où il n'y eut pas de faits de guerre notables jusqu'au 8 mai, jour de la capitulation.

Comme nous étions encerclés par les Russes, notre unité n'avait aucune chance de s'échapper. Le 10 mai, nous avons dû déposer les armes et nous rendre sur la place du marché de Tschaslau où nous avons été examinés (recherche de poux, de gale ...). Si quelqu'un possédait une montre ou d'autres objets de valeur, on les lui prenait. On nous a regroupés par unités de cent hommes, bien sûr sous la surveillance de soldats russes, et on nous a mis en route en direction de la ville de Tabor. Après deux jours de marche, nous avons atteint une usine. Environ 40 000 hommes étaient cantonnés là. Le ravitaillement consistait en du thé et du craque-pain. Après deux semaines, nous avons été rechargés dans des wagons à bestiaux comme habituellement, environ 40 hommes par wagon, et transportés à Focsani en Roumanie en passant par l'Autriche et la Hongrie (un voyage de quelques jours).

Dans ce camp de transit, des médecins roumains ont contrôlé notre état physique. On nous a fait passer par de grandes installations de douche et puis nous avons été inspectés nus. Nous avons été ensuite marqués par des traits sur le bras. Un, deux ou trois traits en fonction de l'état physique. Je fus marqué d'un trait, mais comme la plupart de mes amis avaient obtenu un deuxième trait et que je voulais rester avec eux, j'ai pu discrètement me mettre un deuxième trait. Le jour même, nous étions rechargés dans des wagons et en route en direction de la Russie. On nous disait qu'on nous envoyait à Moscou dans un camp de rééducation. Cependant tel n'était pas le cas, puisque nous partions directement vers l'Oural. Après environ 14 jours, nous avons atteint Solekamps, près du lac de barrage de la rivière Kama, où nous sommes arrivés dans un camp de seniors, ainsi nommé parce que des prisonniers des années 43 et 44 y travaillaient déjà.

Certains de ces prisonniers « vétérans » arrivaient à notre rencontre en chantant et en marchant gaiement au retour de leur travail. Alors j'ai pensé que j'allais sûrement survivre à la captivité. Les surveillants aimaient entendre les Allemands chanter. L'ordre était alors : « Ein Lied ». La plupart du temps, nous chantions la chanson suivante que les Russes ne comprenaient pas : « Je voudrais rentrer au pays, je voudrais pleurer de chaudes larmes en secret en me souvenant de mes adieux ... »

Dès le lendemain, 1000 hommes, dont moi-même, avons été transportés dans un camp à Borowsk pas encore totalement construit (près de Solikamps, dans l'Oural central). J'ai été désigné comme ouvrier pour finir la construction du camp (fabriquer du mortier, transporter des pierres à l'intérieur du camp et servir le maçon). Nous dormions dans des baraquements en bois, dans des lits à deux étages sans paillasse. Notre manteau nous servait de couverture. Ravitaillement : 600 g de pain et une louche de « *Kascha* » (bouillie d'orge mondé) et de la soupe de pommes de terre servie dans un bol en tôle (fabriqué dans une boîte à hareng vide).

Le 15 août 1945, on nous chargés sur des camions et engagés dans un kolkhoze pour la récolte de pommes de terre. Au bout de trois semaines, retour à Borowsk, pas dans le nouveau camp mais dans un camp d'anciens prisonniers. Engagement dans une brigade du nom de Uglesklat (« transport de charbon »). Le travail consistait surtout à transporter du charbon tombé des wagons. En hiver, nous devions le dégager du sol gelé à l'aide de pioches. Le charbon servait à une usine de papier. Au bout de deux ans, le camp fut dissout et nous avons été de nouveau chargés dans des wagons à destination de Polowinka à 5 km du camp principal de Kisel (à environ 450 km au sud de la ville de Molotov). Il y avait des mines de charbon. C'était en septembre 1947.

Le médecin nous a examinés. Je ne pesais plus que 49 kg mais j'étais désigné pour le groupe de travail n° 1, ce qui voulait dire entrer à l'intérieur de la mine. Je devais réparer les étaiements en équipe avec un Russe. Après deux semaines de travail, les « *Natschalniks* » (les dirigeants) demandèrent aux surveillants comment les « *Woinja Plenis* (les prisonniers de guerre) travaillaient. Les ouvriers russes et les surveillants répondirent que les Allemands voulaient bien travailler, mais qu'ils n'avaient pas de force à cause de la mauvaise nourriture. La direction de la mine décida alors de baisser la norme de 100 à 80 % tout en augmentant la ration de nourriture. C'était organisé avec un système de timbres. Ainsi nous recevions plus de pain. Ration : 1 kg de pain + Kascha et soupe, plus un hareng salé presque chaque jour. On pouvait aller chercher le pain supplémentaire soi-même à la cantine et le manger au fil de la journée. C'est ainsi que l'on surmonta notre famine et au bout de six mois, j'étais de nouveau en pleine forme.

À partir du 1er janvier 1948, les denrées alimentaires devinrent libres dans la région (c'est-àdire ne nécessitant plus de les échanger contre des timbres) et pour nous aussi. Désormais, notre travail était considéré comme celui des civils. Pour un rendement de 100 %, un mineur gagnait 1000 à 1200 roubles par mois. Avec cela on pouvait s'acheter un costume pour les sorties. Le camp nous prélevait 556 roubles pour la nourriture, les vêtements et l'hébergement. Le solde était crédité et le trésorier russe venait tous les mois ou tous les deux mois et on pouvait demander la remise de l'argent et le dépenser, par exemple à la cantine. On n'avait pas le droit de sortir. Seulement quelques personnes particulières avaient le droit de quitter le camp, par exemple le cuisinier pour acheter des victuailles pour la cantine.

Au printemps 1949, quelques officiers politiques vinrent avec des interprètes pour nous interroger. Ils nous reprochèrent d'avoir laissé derrière nous un paysage ravagé lors de la retraite. « Nous n'en étions pas responsables, c'était les unités SS », ai-je répondu. Malgré cela, on m'a emprisonné pendant deux semaines. On voulait me faire chanter, mais finalement l'officier politique a crû que j'avais dit la vérité et on m'a renvoyé à la mine pour y travailler. Fin novembre, je faisais partie des derniers 300 à 1000 prisonniers qui finalement ont été libérés et envoyés dans un wagon à bestiaux, comme c'était l'habitude, en direction de la patrie. Le 2 décembre 1949, nous sommes arrivés à Francfort/Oder (à l'époque sous occupation russe) où on a été épouillé et on a reçu l'attestation de libération.

Ensuite, nous avons été regroupés dans un camp de libération qui se trouvait sur le territoire de l'ancienne DDR (*Deutsche Demokratische Republik*) d'où on nous a dirigés vers notre Land fédéral d'origine. En tant que Bavarois je pouvais rentrer en passant par Hof où on nous a habillés de neuf. À la fin, nous avons dû répondre aux questions de nos libérateurs américains : d'où nous venions, ce que nous avions fait comme travail... Et nous avons enfin pu quitter le camp de Moschendorf.

En passant par Regensburg et Ingolstadt, je suis arrivé à Pfaffenhofen/Ilm d'où la Croix Rouge m'a emmené à la maison dans mon village natal, Aufham, près de Schweitenkirchen (à environ 40 km au nord de Munich). Les retrouvailles avec ma famille eurent lieu un dimanche, le 5 décembre 1949. Après 9 ans, enfin de retour à la maison! Quelle émotion! »

Quelques remarques complémentaires de Michaël à propos de la correspondance pendant sa captivité et de son jugement global sur cette expérience de guerre et de captivité.

« À Noël 1945, la direction du camp m'a remis la première carte postale avec la possibilité de répondre pour ma famille, avec mon adresse exacte sur la carte de réponse. C'était le cadeau spécial de Noël de la part des Russes. Quelque part, ils avaient quand même des sentiments. Au mois de mai 1946, j'ai reçu le premier courrier grâce à cette carte de réponse. Il y était écrit que notre propriété n'avait pas subi de dommages et que la famille était en bonne santé. Tous les six mois, on nous donnait cette possibilité d'écrire et la réponse arrivait toujours. Quelques mois plus tard, mais elle arrivait!

J'ai eu de la chance avec la nourriture, l'hébergement et le travail. Je n'ai pas subi de chicanes, comme beaucoup de mes camarades rencontrés après la guerre et qui ont été détenus dans d'autres camps en Russie. »

La guerre nous a volé nos années de jeunesse, mais Dieu nous les a rajoutées à la fin de notre vie. »

Pour compléter ces témoignages, on pourra suivre ces différents liens vers d'autres articles et témoignages :

- https://bastas.assoc.pagespro-orange.fr/pga/
- https://bastas.pagesperso-orange.fr/pga/camps-us-fr/fourc/exposition2016.htm
- <a href="https://www.ouest-france.fr/normandie/manche/un-camp-de-prisonniers-allemands-foucarville-4242153">https://www.ouest-france.fr/normandie/manche/un-camp-de-prisonniers-allemands-foucarville-4242153</a>
- <a href="https://fr.theepochtimes.com/oublies-ignores-le-lourd-heritage-des-camps-sovietiques-en-allemagne-1334698.html">https://fr.theepochtimes.com/oublies-ignores-le-lourd-heritage-des-camps-sovietiques-en-allemagne-1334698.html</a>
- https://www.youtube.com/watch?v=- OrFjpvIYE

- <a href="https://www.wikiwand.com/fr/Prisonniers\_de\_guerre\_allemands\_en\_Union\_sovi%C3%A9ti">https://www.wikiwand.com/fr/Prisonniers\_de\_guerre\_allemands\_en\_Union\_sovi%C3%A9ti</a> que
- https://www.icrc.org/fr/doc/resources/documents/misc/5fzgsq.htm
- https://journals.openedition.org/artefact/2899
- Les prisonniers de guerre allemands en mains françaises dans les mémoires nationales en France et en Allemagne après 1945 » par Fabien Théofilakis <a href="https://journals.openedition.org/chrhc/691">https://journals.openedition.org/chrhc/691</a>